This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

. D. VI. 15.

Roger Stenhouse
3.9.55 2/6 2vols

Bought from Aspin

Vet. Fr. II. B. 671

ZAHAROFF
FUND

qkt 120 pp 6.3 :1
sm 176. 19 11 31

LES VEILLÉES DE THESSALIE.

QUATRIÉME VEILLÉE.

A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez JE. FR. JOSSE, Libr. Impr. ordin. de S. M. C. la Reine d'Eſpagne II. Doüairiere, à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC XXXI.

Avec Approbation & Permiſſion.

, D. VI. 15.

Rogue Scholars
3-9-55 2/6 2000

Bought from Aspin

Vet. Fr. II. B. 671

ZAHAROFF
FUND

qki 120 pp 6.8.31
5ki 176 19.11.31

voit. Therſſandre rioit, & n'accordoit rien. Sophilette, Mélanie, Théane femme de Therſſandre, & Sophronie joignirent leurs prieres à celles des Filles. Therſſandre ſe rendit. Eh bien ! dit-il, puiſque les Meres, & même la ſage Sophronie ſont auſſi enfans que ces jeunes Filles, je vais ſatisfaire leur curioſité.

Je ne vous dirai rien qui me regarde, j'ai été aſſez heureux pour qu'il ne me ſoit jamais rien arrivé d'extraordinaire, & ce que vous allez entendre, ne s'eſt point paſſé en Theſſalie ; cependant je crois que je vous amuſerai.

Dans un long ſéjour, que des raiſons inutiles à rappo

er ici, me forcerent de faire
n Heſpérie, je voulus ap-
prendre la Langue du Païs;
je l'appris par les ſoins d'un
Maître, & par l'habitude de
la parler; mais, je n'en con-
nus toute l'élégance, que par
la lecture d'une Hiſtoire ad-
mirable, & reconnuë pour
vraïe dans tout ce vaſte Em-
pire. Avec l'aide de mon
Maître, je pris la peine de la
traduire en Theſſalien; elle
eſt trop longue pour l'avoir
retenuë de mémoire; ainſi
j'aurai recours à mon Manuſ-
crit, que j'ai toûjours gardé
avec un grand ſoin. Therſſan-
dre courut chercher ſon Hiſ-
toire. Avant de commencer
à lire, il dit; l'Heſpérie con-

noît un genre de merveilleux différent de celui qui fait tant de bruit en Theſſalie. Elle a des Enchanteurs, des Sages d'une autre eſpece, que les nôtres ; vous en allez juger.

C'eſt dans cette belle partie de l'Europe, appellée autrefois tantôt Ibérie, & tantôt Heſpérie, que régnoit un grand Roi. Ses vaſtes & riches Etats joüiſſoient d'une profonde paix, que les victoires continuelles du jeune Prince ſon fils, avoient cimentée. Ce vieux Roi n'avoit que ce fils, il l'aimoit tendrement, & le preſſoit en vain de ſe marier. Depuis deux ans, ce jeune Héros étoit tombé dans une mélan-

colie, qui faiſoit craindre pour ſes jours; enfin, ne pouvant ſoutenir ni les embarras de la Cour, ni les devoirs de bienſéance dont ſon rang même ne pouvoit le diſpenſer, il pria le Roi ſon pere, de vouloir bien le laiſſer aller paſſer quelque tems dans un Château, ſur les bords du Tage: après bien des inſtances, il obtint ce congé tant déſiré; il laiſſa le Roi ſon pere dans la Capitale du Roïaume ſituée ſur le Guadalquivir.

Le Prince ne mena avec lui que très-peu d'Officiers; il étoit ſi aimé des Sujets de ſon pere, qu'il refuſa les Gardes qu'on vouloit lui donner. L'affection des Peuples eſt la

plus sûre défense des Princes. Il arriva en peu de jours dans cette retraite charmante, que la Reine sa mere avoit décorée de tout ce que l'art peut ajoûter d'embellissemens à une belle situation. Elle en avoit eu tout le tems, y ayant passé les dix dernieres années de sa vie. De quelque côté que l'on vînt, on n'arrivoit à ce charmant séjour, que par des avenuës admirables, excepté du côté de la Riviere, terminée par un bras de Mer où les plus gros Vaisseaux voguoient sans peine. Ce Bâtiment, immense pour l'habitation d'un grand Seigneur, étoit petit pour un grand Roi. Le goût regnoit par-

tout. Le Marbre, le Porphyre, le Lapis incruſtoient tous *les* dehors de l'édifice, & ces mêmes Pierres précieuſes, travaillées avec plus d'art, formoient dans les appartemens des Pilaſtres, des Colonnes, des Corniches, des Tables, qui, par leur varieté, ſurprenoient & enchantoient les yeux de tous ceux qui étoient aſſez heureux pour être introduits dans cette délicieuſe retraite.

La vie retirée, loin de guérir le Prince de ſes inquiétudes, les nourriſſoit; il cherchoit quelquefois à ſe diſſiper par le plaiſir innocent de la Chaſſe. Un jour que ſon équipage pourſuivoit chaude-

ment un Cerf, tandis que toûjours rêveur, à peine entendoit-il le bruit des Chiens & des Piqueurs, il se trouva dans un fond, où le Cerf fatigué s'étoit jetté; il s'approcha de cet animal, qui lui parut d'une beauté non ordinaire. Le Cerf ne fut point effarouché à la vûë de cet illustre Chasseur; il s'approcha au contraire du Prince en jettant quelques larmes. Les malheureux sont sensibles aux infortunes, quelque part qu'ils les trouvent! Le Prince touché, ordonna de faire rompre les Chiens, ne pouvant se résoudre à voir périr un animal, qui paroissoit avoir quelque chose de noble & de sin-

gulier dans ſes regards. La Chaſſe finit ; le Cerf ne verſa plus de larmes, & plein de joye d'avoir échappé à un danger ſi preſſant, il fut réparer bien vîte, dans de riches pâturages, les forces qu'il avoit épuiſées en voulant ſe ſauver de la pourſuite d'une meute, par la vîteſſe naturelle à ſon eſpece.

Le Prince ſe retiroit ordinairement dans un grand Cabinet qui étoit au bout d'une Galerie ; c'eſt là que couché ſur une pile de Carreaux, il s'écrioit ſouvent : A quoi me ſert une illuſtre naiſſance ? A quoi me ſert la gloire dont je me ſuis couvert en bravant les dangers ? Lauriers immor-

tels, dont je n'ai été avide que pour me rendre digne du cœur de ma divine Princeſſe, vous ne m'êtes de nulle utilité ! Il ſoupiroit, & ſi ſa fermeté l'empêchoit de verſer des larmes, elle n'empêchoit pas que ſes yeux n'en paruſſent moüillez.

Il étoit un jour dans ce Cabinet, lorſqu'il entendit un grand bruit ; il vit d'un balcon, une très-groſſe troupe d'Etrangers armez, qui attaquoient tous les Gens de ſa ſuite, dont ils faiſoient un horrible carnage, & avec d'autant plus de facilité, qu'il s'en falloit bien que la partie ne fut égale. Le Prince eût pû ſe dérober à la barbarie de ſes

assassins ; mais son grand cœur le porta à secourir ses Gens. Le cimetere au poing il avance, il terrasse les premiers qui osent se présenter ; le reste s'arrête, admirant ce jeune Héros, dont la colere avoit animé le tein blanc & délicat ; il leur paroît le Dieu Mars. Mais s'appercevant qu'il n'étoit suivi de personne, la honte de céder à un seul, & l'envie d'éxécuter leur dessein, raniment leur fureur ; ils entourent le Prince, dont le cimetere vole en éclats ; on le saisit ; une partie de ces hommes barbares l'entraîne, & le jette dans une chaloupe qui le conduit dans le vaisseau de ces Pirates ; il en resta assez

pour piller toutes les richeſſes tranſportables qui étoient dans ce Château : ils furent rejoindre leurs camarades ; & à la faveur d'un vent frais ſecondé par les rames, ils eurent bien-tôt regagné la grande Mer.

Le Roi avoit ordonné à ſon Fils de porter toûjours une ceinture de Diamans, dont il lui avoit fait préſent, & d'où pendoit ſon cimetere ; la poignée de ce Cimetere, étoit auſſi enrichie de Diamans. L'éclat de ces Pierres précieuſes frappa les yeux de ces Barbares, & flatta leur avarice. Quelques immenſes que fuſſent les richeſſes enlevées dans le Châ-

teau, elles ne valoient pas la Ceinture & la poignée. On commença par mettre à part ces ornemens précieux, le partage en étoit difficile; l'appréciation ne pouvoit gueres s'en faire par des hommes grossiers; ils résolurent donc d'aller dans quelque Ville célebre de l'Orient, où ces sortes de Marchandises sont plus connuës : cependant ils tinrent conseil, pour déterminer ce qu'ils feroient de leur Prisonnier; le plus grand nombre fut d'avis de le poignarder, & le plus petit moins cruel, opina pour le jetter à la Mer.

Le Prince attendoit patiemment l'arrêt de sa mort;

il avoit peu d'attachement pour la vie : il regardoit ces Barbares d'un œil ſerein, il ne marquoit nulle crainte, il n'implora par nul ſigne extérieur, la miſéricorde de ces Raviſſeurs, & ne s'en prit point aux Dieux de ſa funeſte deſtinée. Ces voleurs deshabillent le Prince ; on lui lie les bras & les jambes avec un bout de cordage, & en cet état, on le jette à la Mer. Les Flots le couvrirent à l'inſtant ; mais, ô prodige étonnant ! cet illuſtre Infortuné, après avoir d'abord perdu toute connoiſſance, revient à lui, & ſe trouve couché ſur un lit magnifique. Il regarde de tous côtez ; tout l'étonne, le

ſurprend

ſurprend & le ravit : ſa nudité l'embaraſſe ; mais il voit dans le fond de la ſuperbe chambre où il eſt, une Table longue, toute d'un ſeul Rubis ; cette Table lui paroît couverte de différentes Robes ; il ſe leve, & d'un pas timide, il s'en approche, il voit qu'il ne s'eſt pas trompé.

Parmi des vêtemens ſuperbes, il en trouve qui n'ont que de la propreté ; il choiſit celui qui lui paroît le plus ſimple ; le voilà vêtu. Il conſidere avec ſurpriſe le lieu où il ſe trouve. Palais de Criſtal, orné en dedans par le Porphyre, le Lapis, le Saphir, l'Emeraude & le Corail. Ce qui étonne le plus ce Prin-

ce, c'eſt le plafon ; il voïoit rouler les Flots par deſſus, & en entendoit le murmure ; les Monſtres immenſes de la Mer, ſembloient poſer à plat ſur ce plafon, & l'aller écraſer, mais rien ne crouloit ; & les Baleines, ainſi que les Vaiſſeaux, ſe montroient aux yeux en paſſant, & diſparoiſſoient emportez par la rapidité des courans. Le Prince jette ſa vûë de toutes parts ; nouveaux objets ! nouveaux mouvemens d'admiration ! il perd pour un moment le ſouvenir de ſes malheurs ; il voit une grande enfilade de Pieces, il paſſe dans la plus prochaine, il trouve des ornemens d'un autre goût, & cette

piece paroît encore plus ſomptueuſement parée que celle qu'il vient de quitter ; il n'examine rien en détail ; la curioſité le porte dans la troiſiéme : nouvel ordre, nouvel arrangement, ſomptuoſité régnant toûjours ! Dans cette Piece il s'approche d'une Table faite d'un Diamant bleu, & couverte de Vaſes de différentes grandeurs & de différentes matieres, poſez & rangez dans une ingénieuſe diſpoſition ; les Liqueurs dont ces Vaſes étoient remplis répandoient une odeur raviſſante. Le Prince prend d'une main tremblante un des plus petits Vaſes ; il balance longtems : enfin, il le porte à ſes

levres, & les moüille de la liqueur ; il y trouve un goût inconnu, mais délicieux : il s'enhardit, il en boit quelques gouttes, & soudain il sent ses forces réparées. Car, malgré sa fermeté, la nature, toûjours la même dans tous les hommes, avoit pâti ; mais le cordial divin remit les esprits en mouvement, & jamais le Prince ne s'étoit trouvé si fort, & si vigoureux.

Il continuë la visite de ce Palais enchanté : ce qui l'étonne le plus, c'est de n'y rencontrer personne ; son imagination agit, mais elle ne lui fournit nulle idée où il puisse s'arrêter : il marche toûjours, & à la septiéme Pie-

ce il trouve une grande Portiere de Velours verd, couverte de Perles; il n'oſe la tirer entierement, il ne fait que l'entr'ouvrir : il voit un homme qui paroiſſoit endormi ſur un Tapis magnifique; il avoit la tête appuïée ſur le bras droit : cet homme avoit les plus beaux traits qu'on puiſſe voir; ſa barbe étoit longue, & d'une blancheur extrême, ainſi que ſes cheveux; un air de majeſté étoit répandu ſur ſon viſage : il étoit habillé d'une Robe qui lui couvroit les pieds; le fond en étoit Pourpre, brodé en plein d'une prodigieuſe quantité de figures de différens animaux, qui brilloient par l'or & le

mélange heureux de différentes Pierreries. Le Prince rempli d'admiration, n'oſe avancer ; il ne peut auſſi ſe réſoudre à reculer : le beau & vénérable Vieillard l'attache par un mouvement de reſpect mêlé de tendreſſe ; il penſe que voilà ſans doute celui à qui il eſt redevable de la vie. Le Vieillard ouvre enfin les yeux, il les porte ſur ceux du Prince, qui les baiſſe modeſtement : Approchez, lui dit le vénérable perſonnage d'un ton doux & affectueux, vous n'avez rien à craindre. Le Prince obéït : après que le Vieillard l'eut obligé de s'aſſeoir auprès de lui ſur une pile de Carreaux, il lui parla en ces termes.

Vous ne pouvez douter que mon pouvoir ne ſoit au deſſus de celui des plus grands Potentats ; mais il ſeroit à ſouhaiter qu'ils ſe ſerviſſent de celui que les Dieux leur ont départi, comme j'uſe du mien : j'aime la vertu, je la protege, je la récompenſe ; & ſi je punis le crime, ce n'eſt jamais par un mouvement de colere, je ne ſonge qu'à corriger les mœurs. Vous avez été favorablement & heureuſement reçû dans ce Palais, méritez une plus grande protection, en me diſant qui vous êtes, quelles ſont vos avantures : ſur tout, n'oubliez rien de ce qui peut me développer les ſecrets ſenti-

mens de votre cœur ; c'eſt par cet aveu ſincere que vous m'attacherez à vous.

Outre la reconnoiſſance que je vous dois, Seigneur, repliqua le Prince, je me ſens pour vous des ſentimens de reſpect, & même d'amitié, (permettez-moi ce terme) qui me feront vous obéïr avec plaiſir, & puiſſent les Dieux me punir, ſi j'altere en rien la vérité.

Le Roi de la Grande Heſpérie m'a donné le jour, continua le Prince, je ſuis l'unique fruit de ſon mariage avec une Princeſſe que la Parque a ravie dans la fleur de ſon âge, & dans mon enfance ; mon Pere n'a point pris d'alliance

nouvelle

nouvelle, il eſt inutile de vous parler de mon éducation ; mon pere a beaucoup d'eſprit & beaucoup de ſçavoir ; il m'a toûjours aimé tendrement, mais ſans foibleſſe ; il a donné toute ſon application à me rendre digne de ma naiſſance & de ſon Trône ; il eſt né bon, juſte, humain, libéral & magnifique ; ce Roi, toûjours attentif au bonheur de ſes Sujets, ne les perdoit point de vûë dans mon éducation ; il étoit ſans ceſſe occupé du déſir de former mon caractere ſur le ſien & ſur les exemples qu'il me donnoit.

A peine avois-je ſeize ans, que me trouvant l'eſprit aſ-

ez formé, il ordonna à son premier Ministre de me voir souvent, de m'instruire dans la Politique, de me faire connoître les droits du Souverain & ceux des Sujets sur qui je devois régner un jour. Ce premier Ministre est un des plus grands Seigneurs de l'Empire : il est allié à la Maison Royale, il a de la vertu, de l'équité & de l'exactitude ; jamais Sujet n'a mieux mérité la confiance de son Roi. Je pris une tendre amitié pour lui, j'étois charmé de sa conversation, que je préferois à celle des Seigneurs de mon âge ; mais comme ses grandes occupations ne lui permettoient pas de venir dans

mon appartement auſſi ſouvent qu'il l'auroit déſiré, & que je le ſouhaitois moi-même, je priai mon pere de trouver bon que j'allaſſe quelquefois chez ce ſage Miniſtre, pour être plus à portée de profiter de quelque quart d'heure de ſon loiſir. Mon pere y conſentit ſans peine; je rendis ma premiere viſite à ce grand Homme ſans qu'il en fût averti; il en parut embaraſſé, mais je lui appris que le Roi m'avoit permis de le voir chez lui auſſi ſouvent que je le pourrois; il me pria de trouver bon qu'il me préſentât ſa femme & ſa fille unique. Nous paſsâmes dans leur appartement; la mere étoit

encore à la fleur de son âge ; elle avoit de la beauté & de la majesté ; sa fille qui n'avoit que douze ans me frappa ; jamais je n'avois rien vû de si beau. Je vais, Seigneur, vous la peindre telle qu'elle doit être actuellement, si elle voit encore le jour.

Le Prince s'arrêta un moment, & après avoir soupiré en homme accablé de la plus vive douleur : Carite, reprit-il, c'est le nom de cette aimable fille, a la taille d'une Nimphe, le visage rond un peu ovale, le teint blanc & animé, les yeux noirs, grands, doux & spirituels ; le nez d'une juste proportion, ainsi que la bouche ; les

dents comme des perles orientales, & sur tout une phisionomie noble & aimable, qui charme tout le monde; elle a cet enbonpoint qui ne broüille pas les traits, & qui laisse voir le jeu de toutes les parties du visage: ce beau visage est orné d'une quantité prodigieuse de cheveux d'un blond argenté; ils tombent naturellement à grosses boucles sur ses épaules, & quelquefois sur sa gorge, digne de ce beau visage, comme ses bras & ses mains le sont de son beau sein. Cette adorable personne joint à un esprit infiniment vif, une modération & une sagesse rare; son esprit est cultivé au-

tant qu'il le faut pour lui permettre d'entrer dans toutes sortes de conversations ; quand elle parle, le son de sa voix enchante ; & quand elle chante, ce même son va jusqu'au cœur : si on l'osoit, on la prieroit de ne pas marier sa voix avec divers instrumens dont elle joüe mieux que ses Maîtres ; on voudroit entendre cette voix, sans mêlange ; & l'on sent qu'elle renferme seule, tout ce qui peut charmer l'oüie, & mettre dans un mouvement vif, les passions dans les cœurs qui en sont possedez, & les faire naître dans les plus insensibles.

Je vis donc cette aimable

enfants; le pere me demanda la permiſſion de me laiſſer avec ſa femme & ſa fille pour aller remplir des devoirs importans. La mere & la fille me charmerent dans leur converſation, & je crois que ſans le vouloir, je tombai dans l'impoliteſſe d'adreſſer plus ſouvent la parole à Carite qu'à la femme du Miniſtre. Je me fis une douce habitude d'aller chez lui, & j'étois charmé quand je le trouvois occupé, pour avoir occaſion de paſſer chez Amalthée, l'illuſtre mere de Carite. Je crus pendant deux ans aimer Carite comme ma ſœur; je lui avois même demandé la permiſſion de l'appeller de

ce doux nom, & je l'avois auſſi accoutumée à m'appeller ſon frere, quand elle n'étoit entenduë de perſonne; lorſqu'il y avoit compagnie, ſi elle me traitoit de Seigneur, je ſouffrois en ſecret de ce terme reſpectueux. Enfin, je devins plus ſérieux, Carite plus réſervée, mais nous n'en avions que plus de plaiſir à nous voir.

Mon pere pénétra un ſecret dont je n'avois encore que quelques idées confuſes; il m'apprit que j'étois amoureux; il ne déſaprouva point mes ſentimens, il ſe contenta de me dire, que la naiſſance, la beauté & la vertu de Carite, la rendoient digne de la

plus haute élévation, mais que j'étois encore trop jeune pour qu'il pensât à me marier, que je ne devois songer qu'à mériter la brillante réputation qui ne s'acquiert que par les Armes; il ajoûta, que l'occasion s'en présentoit; que quelques Rois des Gaules, jaloux de sa grandeur, avoient resolu de descendre les Pyrenées pour venir attaquer ses Etats: qu'il vouloit les prévenir & porter la Guerre chez eux, que je m'apprêtasse à partir avec le pere de Carite; car, Seigneur, poursuivit le Prince, ce sage Ministre est le plus fameux Général de son siécle, & il n'a pris l'administration des affaires

TAYLOR INST. OXFORD

du Royaume qu'après avoir subjugué tous les petits Souverains de l'Hesperie, & réuni dans un seul ce pouvoir immense, qui avant lui, étoit très-divisé. L'amour est un furieux aiguillon pour la gloire : je brûlois d'impatience de quitter ce que j'adorois : je n'eus cependant pas la force de parler à Carite en prenant congé d'elle.

Me voilà dans les Gaules à la tête d'une puissante Armée : malgré la valeur de nos ennemis & les difficultez du Pays, après deux ans de Guerre, qui ne discontinuoit pas même dans la rude saison de l'Hyver, je gagnai une grande Bataille : elle obligea

les ennemis à demander la Paix ; je la leur accordai ſelon le pouvoir que j'en avois du Roi mon pere ; les Articles en furent dreſſez par le pere de Carite : je lui laiſſai le ſoin de ramener les troupes. L'amour m'avoit fait quitter la Cour, l'amour me fit voler pour y arriver. Mon pere m'embraſſa tendrement, & Carite pleura de joye ; la douleur m'avoit en la quittant ôté l'uſage de la parole, le plaiſir de la revoir m'ôta de même la liberté de lui parler, mais je crois que mes yeux & mon ſilence même lui apprirent que je l'adorois toûjours.

Le Roi me dit, que pen-

dant mon abſence, quelques petits Souverains d'Afrique, croyant toutes les Forces de l'Heſpérie employées dans la Guerre des Gaules, avoient oſé faire une deſcente ſur des côtes maritimes, qu'on les avoit chaſſez; mais que le déſir de s'en vanger lui reſtoit; il ajoûta qu'il avoit fait préparer une Flotte, qu'il s'en rapportoit à ma valeur & à l'expérience de celui qui la commanderoit ſous mes ordres.

Le déſir ardent que j'avois d'acquerir de la gloire, ne pût vaincre la douleur que je ſentois de m'éloigner de Carite. En ſortant d'avec le Roi, j'allai chez Amalthée;

j'y entrai d'un air triſte & rêveur, je vis Carite me regarder avec inquiétude ; qu'avez-vous, Seigneur, me dit-elle, en s'approchant de moi ? Je vais vous quitter, lui répliquai-je, mon pere m'envoie en Afrique, hélas, que les lauriers que je vais y cueillir me couteront cher ! Ah ! belle Carite, du moins plaignez-moi. Carite rougit à ce diſcours, parut troublée, & ne me répondit rien. Eh quoi ! belle Carite, pourſuivis-je, n'avez-vous rien de conſolant à dire à un Prince qui vous adore, & qui va vous quitter ? Les larmes que je ne puis retenir dans ce moment, me repliqua-t-elle, ne vous

instruisent-elles pas, Prince, des sentimens de mon cœur? Je ne murmure pas de vous voir obéir, mais je murmure contre les ordres qui vous arrachent de ces lieux. Amalthée qui nous regardoit d'un air curieux, m'empêcha de répondre à sa charmante fille.

Je partis pour aller en Afrique; la foible résistance que ces Peuples barbares m'opposerent, me mortifia; je vis avec peine qu'il n'y auroit pour moi dans mon voyage ni péril, ni gloire; le chagrin que je ressentois d'être éloigné de Carite en augmenta, ainsi que le désir de retourner en Hesperie. Pour finir cette apparence de Guer-

re ; car ce n'en étoit pas une véritable, j'avançai sur les ennemis, qui se sauverent enfin dans des deserts affreux, où je ne pouvois les suivre sans risquer de faire périr mes troupes dans ces Pays arides, par la disette des vivres, ou par les Bêtes sauvages.

J'étois à la veille de remonter sur mes vaisseaux pour voler auprès de Carite ; l'espoir de la revoir bien-tôt me charmoit, lorsque je vis arriver un courrier de la part de mon pere. Pardonnez-moi, Seigneur, les larmes qui coulent de mes yeux malgré moi ; voici le triste & surprenant récit, & les

propres paroles du Courier:

Il y avoit à peine un mois que vous étiez parti, Seigneur, lorsque le Roi se fut promener sur les bords du Guadalquivir; il étoit dans un char assis entre Amalthée, & Carite: ce qu'il y a de plus brillant à la Cour accompagnoit le Roi. Le jour étoit beau, & l'on étoit à près de deux lieuës de la ville, quand l'on vid de très-loin un nuage immense d'une forme ronde, qui rouloit rapidement sur la surface de la terre, & venoit droit à nous. Ce nuage, à cinquante pas du char, s'ouvrit, & nous vîmes un petit homme fort gros, & d'une phisionomie

mie affreuſe ; avoit une très-longue barbe, ſa tête étoit ceinte d'un diadême, il étoit vêtu d'un habit tout couvert de Pierreries, ainſi qu'une ſuite de cent hommes, ſi l'on peut appeller hommes toutes les bizarres figures, qui compoſoient ce cortege : le chef de cette troupe effrayante étoit appuyé ſur une eſpece de ſceptre, terminé par un Dragon. Il s'avança & parla au Roi en ces termes.

Quoique ma puiſſance ſoit au-deſſus de celle de tous les Potentats du monde, quoique je puiſſe les réduire aux fers, & envahir leurs Etats, je ne viens point te déclarer la Guerre ; au contraire, je

viens te demander un gage d'une paix éternelle ; c'eſt cette Princeſſe que voilà à tes côtez ; je ne l'ai point perduë de vuë depuis ſa naiſſance ; je ſçais quels ſont tes deſſeins, il eſt tems de les prévenir ; Carite eſt digne d'un rang encore au-deſſus de celui auquel tu la deſtine. Je puis même, & le deſtin me le permet en l'épouſant, lui communiquer ce pouvoir immenſe qui me rend redoutable à tout l'univers. Roi d'Heſpérie répons.

Le Roi, malgré la ſublimité de ſon génie ſe trouva embaraſſé ; ce qu'il avoit vû l'avoit étonné ; il ſentoit le danger de faire un refus formel ;

il craignoit de s'attirer des malheurs dont il ne pouvoit prévoir le genre ; il étoit combattu par sa tendresse pour Carite, & son attachement pour ceux dont elle tenoit le jour. Enfin après avoir rêvé un moment, il répondit, que Carite n'étoit pas sa fille ; qu'elle avoit un pere illustre qui arrivoit incessamment à la Cour, qu'il lui devoit trop pour disposer de sa fille sans le consulter, qu'il étoit persuadé que ce tendre pere ne s'opposeroit point à la grandeur de Carite, & que pour lui, il n'y porteroit aucun obstacle ; que cependant il le prioit de venir dans sa Capitale attendre l'arrivée du

pere de Carite. Le petit & monſtrueux homme offenſé decette réponſe, répliqua: Roi d'Heſpérie, ta réponſe eſt un refus ; mais apprens le peu que tu es auprès de moi ; je vais te faire voir que je puis ce que je veux. Alors levant ſon ſceptre fatal, tout l'air fut rempli ſur nos têtes de Dragons volans ; auſſi-tôt ceux qui formoient le cortege de ce méchant & abominable homme, ſe jettent légerement ſur ces monſtres aîlés, & fondant ſur le Char, arrachent Carite preſque ſans vie des bras de ſa mere déſolée. Le Roi, Amalthée, & ſon illuſtre époux, ſont dans une affliction inexprimable,

tout le Royaume partage leur juſte douleur ; le Roi très-perſuadé que vous ſerez ſenſiblement touché du malheur de Carite, vous ordonne de quitter l'Afrique & de vous rendre auprès de lui.

Que devins-je à ce récit ? Je paſſai de l'accablement à la fureur, & de la fureur à l'accablement : je voulus mille fois me percer le ſein pour ne pas ſurvivre à la perte que je venois de faire ; les horreurs d'un trépas forcé ne m'arrêterent point ; un rayon d'eſperance... Eh ! ſur quoi étoit-il fondé ? Me retint à la vie. Je m'embarquai, je rentrai dans les Etats de mon pere ; j'y lûs ſur tous les vi-

ſages, les preuves trop marquées de mon malheur. Quel ſpectacle pour moi ! Je cherche en vain Carite dans tous les endroits où je l'avois vûë, où j'avois ſoûpiré près d'elle, où j'avois oſé lui parler de la paſſion la plus vive & la plus reſpectueuſe qui fut jamais ; je trouve par tout un morne ſilence : tout le monde gémit de mon malheur, chacun craint de m'aborder, dans l'appréhenſion que ſa triſteſſe n'ajoûte encore à la mienne ; & cette attention cruelle me laiſſe au milieu de la Cour, dans une ſolitude qui me fait ſentir tout le poids de mon infortune.

La douleur des Peuples eſt

vive, mais elle n'eſt pas de durée; occupez de leur propre bonheur, ils oublient les peines qui ne les regardent pas perſonnellement; les Courtiſans ſe contraignent plus long-tems, ils conſervent par bienſéance un extérieur de triſteſſe, qui pourtant diſparoît inſenſiblement. Il n'eſt que les liens du ſang ou ceux de l'amour qui ſoient une ſource inépuiſable de larmes. Amalthée, ſon mari & moi, ne pouvions nous conſoler, & mon pere pénétré de mes afflictions, que le tems ne diminuoit point, affectoit une fermeté qui lui coûtoit cher. Enfin le pere de Carite étant un jour entré dans mon cabi-

net, me dit qu'il falloit mettre un terme à ma douleur ; que je me devois à l'Etat, que lui-même, quoique pere malheureux & ſans attachement à la vie, il ne croyoit pas être le maître d'en diſpoſer ; qu'il la devoit à ſon Roi : il ajoûta qu'il oſoit me repréſenter, que comme fils & héritier de ce Monarque, j'étois ſoûmis à lui, qu'un pere ſi reſpectable éxigeoit de mon obéïſſance, que je priſſe une alliance, qu'il me laiſſoit la liberté de choiſir dans toute l'Europe, la Princeſſe que je croirois la plus digne de moi, mais qu'il falloit me déterminer, l'Empire demandant

des

des Succeſſeurs. J'admirai le courage du pere de Carite, quoique d'ailleurs je me ſentiſſe indigné de ſon diſcours; mais l'admiration prit le deſſus. Quoi! lui dis-je, c'eſt vous qui me faites une telle propoſition? Vous... Oüi, Seigneur, c'eſt moi, me repliqua-t-il d'un ton ferme; oüi, c'eſt moi qui vous dis hardiment que votre devoir vous engage à donner cette ſatisfaction au Roi & à tous ſes Sujets, que répondrai-je à ce Monarque: Parlez, Prince? Que vous êtes cruel, m'écrai-je! Eh bien! témoignez à mon pere que je déſire de remplir mon devoir, mais ne déterminez rien, &

demandez du tems. Je sortis de mon cabinet sans vouloir entendre aucune repartie.

Je m'apperçus bien-tôt que ma réponse avoit donné quelque espérance au Roi : la Cour répit un air plus gai, on parla de Chasse, de Jeu, de Spectacles ; je me trouvois par tout pour complaire à mon pere, mais quelques efforts que je fisse pour cacher ma douleur, elle perçoit toûjours. J'avois d'abord demandé un délai considerable pour me déterminer ; ce délai fini, j'en demandai un autre. Les Agens du Roi couroient cependant toutes les Cours de l'Europe, & en rapportoient les Portraits des Princesses

qui y brilloient le plus. Je loüois tous ces Portraits presque également, mais je les regardois avec tant d'indifférence, qu'un instant après il ne m'en restoit nulle idée. Enfin mon pere, fatigué de voir que j'éloignois toûjours, ou éludois des propositions pour une alliance déterminée, me parla en pere & en Roi, il me dit d'un ton ferme qu'il vouloit être obéï. Je lui demandai pour derniere grace de trouver bon que j'allasse passer trois mois dans un Château, qui est sur le bord & presque à l'embouchure du Tage; je l'assurai que ce délai seroit le dernier. Mon pere attendri & content de

la parole que je lui donnois, eut la complaisance de se rendre à mes désirs.

Je partis quelques jours après avec peu de suite ; j'arrivai dans cette belle solitude, où je joüissois du moins de la triste consolation de m'abandonner sans contrainte à toute ma douleur : mais j'ai peu joüi des charmes que je trouvois dans ma retraite. J'y ai été enlevé par des Pyrates qui ont égorgé tous mes gens ; ces barbares m'ayant conduit à leur vaisseau, m'ont jetté pieds & mains liez dans les flots, & je ne sçai par quel miracle je me trouve dans ce superbe & merveilleux Palais, ni quelle main

ſecourable & divine ma ſauvé la vie. Le Prince alors ſe tût.

Le Vénérable Vieillard prenant la parole, dit au Prince : ton récit, mon fils, eſt vraî ; je ſuis charmé que tu n'aie altéré en rien la vérité. Les infortunes de ta vie ne ſont peut-être pas encore finies : les Dieux, quand ils veulent former un grand homme, éprouvent ſa conſtance & ſa fermeté par des revers ; mais ſouvent une récompenſe brillante lui fait perdre le ſouvenir de tous les durs & pénibles travaux qu'il a eſſuyez : eſpere, mon fils, ſois ferme & conſtant, je puis te donner des avis ſalutaires,

& même t'aider utilement : je ferai l'un & l'autre avant de nous séparer : cependant je veux te garder encore quelquetems dans ce Palais, que je n'ai édifié que pour t'y recevoir, & dont il faut que tu voies les merveilles. Le Vieillard entra dans une grande Galerie où le Prince le suivit, il y avoit des Tableaux couverts par des rideaux ; le rideau du premier se retira de lui-même ; le Prince est étonné de voir un Païsage où il reconnoît le Château du Tage, & la Forêt voisine : il voit sur le devant du Tableau une Chasse, où il reconnoît aussi ses Piqueurs, & même ses Clefs

de meute. Il apperçoit le Cerf larmoyant ; il ſe voit enfin lui-même donnant ordre qu'on rompe les chiens. Le Vieillard voyant ſa ſurpriſe, lui parla ainſi.

Jamais un cœur droit ne perd la mémoire d'un bienfait ; j'ai peint moi-même ce Tableau pour éterniſer l'obligation que t'a ce pauvre Cerf, tu lui ſauva la vie. Hé bien ! apprens qu'en l'arrachant à une mort certaine, tu as prolongé des jours qui pourront ne finir que quand l'Uuiverspérira en retombant dans le cahos dont il eſt ſorti. Il faut t'expliquer ce myſtere. Sçache, mon fils, que je ſuis un être d'une eſpece

singuliere, que le destin a placé entre les Dieux & les hommes. Mon pouvoir est grand, & tu t'en apperçois, mais je suis assujetti par le même destin, ainsi que tous les autres êtres de mon espece, qui sont en très-petit nombre, de passer pour vingt-quatre heures en certains tems prescrits dans le corps d'un animal. Pendant ce court intervale, je suis exposé aux insultes des hommes, & sujet comme eux à la mort. J'étois dans le corps de ce Cerf, tu fus touché de mes craintes, je le suis de tes douleurs, & je voudrois les soulager aussi efficacement, qu'il est vrai que tu

m'as conſervé cet être ſublime, que la divinité ſeule ſurpaſſe de quelques dégrez : ſans ta clémence, cet être merveilleux étoit pour jamais détruit dans moi.

Un autre rideau s'étant encore tiré de lui-même comme le premier, le Prince jetta un grand cri : c'étoit le Portrait de ſon adorable Carite. A ſon étonnement ſucceda un ſaiſiſſement qui lui ôta l'uſage de la parole ; la beauté de cette perſonne te frappe, lui dit le Vieillard, auſſi eſt-ce ce qu'il y a de plus parfait dans l'Univers. C'eſt cette adorable Princeſſe qui m'occupe uniquement, & dont la poſſeſſion eſt d'un

prix ineſtimable. Ah ! Seigneur, s'écria le Prince d'une voix entrecoupée de ſanglots, pourquoi avez-vous eu la cruauté de m'arracher à la fureur des flots? Je haïſſois le raviſſeur de l'objet que j'adore : j'eſpérois de le trouver un jour & de le punir de ſon inſolence. Mais hélas ? Que puis-je contre vous ? . . . . Le Prince garda un moment le ſilence ; puis tout d'un coup il s'écria : non, Seigneur, je me trouble, non, il n'eſt pas poſſible que vous ſoyez ce barbare qui a enlevé Carite : vous n'auriez pas été aſſez généreux pour me ſauver la vie : de plus, vous êtes trop bon

& trop magnanime, vos paroles ſont trop pleines de ſageſſe & de perſuaſion : & ſi vous aviez voulu vous faire aimer de Carite, vous n'auriez pas eu beſoin d'en venir à la violence. Il eſt vrai, mon fils, reprit le ſage Vieillard, ta Princeſſe n'eſt pas en mon pouvoir : plut aux immortels quelle y fut, tu ſerois heureux ; car quoique la vertu de Carite me la rende extrêmement chere, elle me l'eſt encore davantage par votre amour mutuel !

Le cruel Enchanteur qui la retient dans des lieux affreux, défendus par tout ce que ſon art criminel & nuiſible a pû inventer, s'appelle

Brutadolf: il eſt écrit au Livre des Deſtinées, qu'il n'y aura qu'un Héros épris des charmes de cette Princeſſe, capable de la retirer des mains de ce monſtre; que ce Héros peut réüſſir, mais qu'il peut auſſi périr dans ſon entrepriſe; que cependant ſa gloire, quoiqu'il en arrive, ſera immortelle.

Le rayon d'eſpérance que le ſage Vieillard donnoit au Prince, rehauſſa ſon courage abattu, & lui fit mépriſer tous les dangers qui lui étoient prédis, il s'éleva ſur le champ dans ſon cœur une violente impatience, qui pourtant lui permit de ſentir les mouvemens de la recon-

noiſſance la plus vive. Pénétré de tous ces mouvemens, il voulut ſe jetter aux pieds de ſon protecteur, pour le remercier de ſes bontez. Mais le Vieillard le retint en l'embraſſant tendrement : ce fut le premier inſtant de joie, que ce malheureux Amant avoit goûté depuis le jour fatal, où il avoit appris l'enlevement de Carite.

Malgré toutes les beautez qui ſe préſentoient de toutes parts aux yeux du Prince, l'ardeur pour les dangers inſéparables de la délivrance de ſa Princeſſe, lui donna une grande impatience de ſortir du Palais de Criſtal. Le ſage le devina ſans peine,

& ne lui ſçut pas mauvais gré de ſon inquiétude ; il dit au Prince de le ſuivre, il ouvrit une porte, c'étoit le ſeul endroit fermé de ce vaſte Palais. Le Prince y vit des Spheres, des Globles, des Cartes, des Hierogliphes, & mille autres choſes dont il ne connoiſſoit pas l'uſage. Le Sage fit aſſeoir le Prince près de lui ſur un Sopha, & lui parla en ces termes :

Mon fils, nous allons bientôt nous ſéparer, ſouvenez-vous d'être ferme & conſtant, ne vous étonnez de rien, ſoyez attentif & précautionné dans les périls, & croyez avec confiance que je ſerai témoin de toutes vos

actions, recevez ce cimeterre dont j'arme votre bras ; il ne s'émouſſera point ſur les armes enchantées, il les percera, les coupera, & fournira à tout ce que votre courage éxigera de lui ; je vous donne dans ce petit flâcon, fait d'une ſeule Opale Orientale, une liqueur qui réparera toûjours vos forces épuiſées, qui vous provoquera même un doux ſommeil, quand la nature en aura beſoin : ne craignez point d'en boire, il y a un germe au fonds du flâcon qui regénére la liqueur & la rend inépuiſable. Mais, mon fils, admire & garde précieuſement ce ſoufflet de

maroquin, couleur de feu ; malgré ſa petiteſſe, ſa vertu eſt admirable : tu peux t'en ſervir contre tous les obſtacles que tu trouveras, excepté contre tout ce qui aura la figure humaine : tu n'y dois employer que la pointe & le tranchant de ton cimetere.

Il eſt né un Cheval du ſouffle de Borée & d'Aquilon, le deſtin te la réſervé, tu le trouveras quand tu y penſeras le moins ; tu le connoîtras, à une houſſe, dont tu as deſſiné les chiffres : monte hardiment ce bel animal, laiſſe-le ſe guider lui-même, c'eſt le meilleur Géographe qui ſoit dans le monde ; abandonne

bandonne-toi à ſa conduite, il ſçait où tu dois aller : il te menera par le chemin le plus court, ſi ſon allure te fatigue, bois de la liqueur du flâcon d'Opale, & ſi tu le trouve fatigué, ſouffle-lui avec ton ſoufflet myſtérieux, dans les nazeaux : auſſi-tôt par un hanniſſement, il te marquera que ſes forces ſont reparées.

Ce même ſoufflet, par un effet contraire, affoiblira les Monſtres qui pourroient s'oppoſer à tes deſſeins, les rendra doux & rempans devant toi, & renverſera murs, remparts, citadelles, il percera les matieres les plus dures. Tels ſont les dons pré-

cieux que j'avois à te faire. Alors il touche le Prince de la main qu'il lui met sur l'épaule, aussi-tôt le Prince qui veut le remercier, baille, profere quelques paroles mal articulées, & laisse tomber sa tête sur une pile de carreaux, placez au coin du Sopha & s'endort.

Le Prince est étonné, en ouvrant les yeux frappez par les rayons du soleil naissant, de se trouver dans une des Avenuës du Château près du Tage, d'où il avoit été enlevé: il voit près de lui un cheval blanc comme neige, dont les crins sont couleur de feu; ce beau cheval avoit un harnois enrichi de Pier-

reries, & une houſſe de velours verd, où le Prince voit en Perles les même chiffres qui avoient été gravez par ſon ordre ſur un bijou, dont il avoit fait une galanterie à Carite, lorſqu'il partit pour aller porter la Guerre chez les Gaulois.

Il connut ſans peine que c'étoit-là la monture annoncée par le Sage du Palais de criſtal, il s'approche de l'animal ſuperbe, le flatte, & après s'être fortifié le cœur par une petite doze de la liqueur intarriſſable, renfermée dans le flâcon d'Opale, il ſe jette ſur ſon cheval, qui dans un inſtant traverſe de vaſtes Plaines, il paſſe près

de la ville capitale du Royaume, ni les Etangs, ni les Fleuves ne détournent ce Courſier admirable; il marche ſur la ſurface des eaux, comme ſur la ſurface de la terre. Déja il eſt aux pieds des hautes Pyrenées, il les monte & les deſcend avec la même rapidité. Le Prince reconnoît & voit en traverſant les Gaules, les endroits où il avoit triomphé de ſes redoutables ennemis. Il a déja paſſé la Garonne, la Loire & la Seine. La courſe de ce cheval ne ſe ralentit point, & au premier ſoleil couchant de ſon voyage, il ſe trouve ſur les bords d'un Fleuve, qu'il juge par ſa connoiſſan-

ce de la Coſmographie être le Rhein. Le cheval s'arrête : ſon maître met pied à terre, & trouvant le flanc de ſon courſier un peu avalé, il lui ſouffle dans les naſeaux : auſſi-tôt le flanc redevint uni : premiere épreuve de l'admirable petite machine a vent. Le Prince qui n'avoit jamais été voituré avec tant de viteſſe, quoiqu'il fut très-vigoureux, ne laiſſa pas d'être bien aiſe de ſe repoſer un moment ſur un gazon, qui bordoit le Fleuve, il eût auſſi recours au flácon, & s'endormit. Il rêva de Géants, de Monſtres, de Flâmes, de Précipices, & de mille autres choſes qui n'avoient gueres

de liaiſon entre elles. Le haniſſement de ſon cheval le réveilla : il vit le jour paroître, il remonte ſur l'infatiguable, (c'étoit un nom digne de ce ſuperbe Courſier,) il franchit le Rhein en quatre tems de galopade. La vaſte & couverte Germanie eſt percée, les Bergers & les Habitans des campagnes ne peuvent diſcerner ce qui paſſe avec tant de rapidité, tandis que grace à l'Elexcir, le Prince diſtingue tous les objets, qui par leur agréable diverſité, le réjoüiſſent malgré lui. Il eſt déja en Gothie & en Vendalie, il paſſe les bras de Mer comme les Rivieres, il traverſe la Sci-

thie & ſe trouve au ſecond coucher du ſoleil, preſque à l'extrémité de la triſte Syberie.

Le jour finiſſoit, le Prince, qui la nuit précedente, s'étoit apperçû que l'infatiguable n'étoit pas ennemi d'un peu de repos, crut devoir attendre l'Aurore pour continuer ſon voyage. L'Aurore arrivée, le ſoufflet & le flâcon ayant été utilement employé, notre illuſtre Prince, ſe remit en marche. Après avoir fait une cinquantaine de lieuës dans moins d'une heure, le bon cheval ſe ralentit, le Prince met pied à terre, & fait agir le ſoufflet: mais l'Infatigable n'en va pas

plus vîte : il ne va qu'un train rond, c'eſt-à-dire, comme nos meilleurs cheveaux préparez pour la courſe.

A quelque diſtance, le Prince apperçût une grande maſſe de Bâtiment en forme ronde : en s'approchant il crut voir que cette maſſe étoit de fer. Il avance toûjours : il voit un Pont-levis, nul jour à des Murailles de même matiere : le haut de ces Murailles étoit défendu par des animaux de différentes figures, & d'une grandeur prodigieuſe ; ces animaux jettoient des flammes par des gueules affreuſes, armées de dents plus grandes que celles des plus forts

Elephans

élephans. A cent pas de cette affreuſe Citadelle, il ſe préſente un homme petit, maigre & noir, qui avec une voix grêle dit au Prince: Mortel, qui que tu ſois, n'approche pas de ce Palais ſi tu ne veux périr par ma main invincible. Chetif avorton, lui répond le Prince, qui as l'inſolence de me parler d'un ton ſi menaçant, retire-toi, ſi tu ne veux que je te foule ſous les pieds de mon courſier. A peine le Prince eut-il prononcé ces paroles menaçantes, que le petit homme grandit juſqu'à la hauteur de vingt coudées; ce fut alors un terrible Géant, armé de pied en cap, tenant de la main droite une Hache

d'une grandeur proportionnée à celle de ce Monſtre à figure humaine. Le Géant s'avance, & veut pourfendre le Prince, mais il eſquive le coup par ſon adreſſe, & par celle d'Infatigable ; & ayant pris le Géant par le côté, il lui plonge ſon cimetere dans le corps. Ce fer merveilleux perce ſans peine la forte cuiraſſe & la cotte d'arme de ce Coloſſe, pour aller couper la trame de la vie de ce méchant; il tombe en faiſant un bruit ſemblable à celui que feroit un édifice qui crouleroit tout à la fois. Mais, choſe ſurprenante ! le Prince voit en un inſtant ces membres immenſes, cette cuiraſſe, cette maſſe

d'armes, s'évanoüir ; il ne reſte plus que le cadavre du petit homme, vieux & ſec, tel qu'il avoit paru, en parlant avec tant d'arrogance. Prêt d'expirer il s'écria : Ah ! Brutadolf, prens garde à toi ; voilà un ennemi redoutable que je te laiſſe ; ſans doute qu'une Puiſſance au deſſus de la..... A ce mot il rendit la vie en épanchant un ſang noirâtre de ſa large bleſſure.

Le nom de Brutadolf que vient d'entendre le Prince, l'anime de fureur & d'eſpérance ; il s'écrie tout tranſporté : O ! divin Sage, faites que je trouve ici mon adorable Princeſſe, & que je puiſſe l'arracher des mains de ce cruel

raviſſeur, qui la retient ſans doute dans ces lieux affreux. Votre pouvoir eſt ſans bornes: que vos bontez ſoient pareilles! Le Prince avance avec ardeur vers le Pont-levis; alors il ſort du Foſſé divers Monſtres; leurs yeux étincelans reſſembloient à des flambeaux ardens, & leurs gueules jettoient une fumée noire, entremêlée de tourbillons de flammes. Le Prince rit de la vaine fureur de ces Monſtres; il leur ſouffle dans la gueule; la flamme s'éteint, leurs regards deviennent doux, ou plûtôt honteux; enfin ils ſe retirent, & vont ſe cacher dans des brouſſailles prochaines. Voilà le Prince au bord

du Fossé ; il souffle, & le Pont s'abaisse. L'Infatigable passe, entre dans une grande cour ronde, fermée d'une haute muraille de fer ; nul jour, nulle porte. L'on voyoit de distance en distance, de gros anneaux d'où pendoient des armes, qui paroissoient être des Trophées que Brutadolf avoit élevés à son honneur, après avoir fait tomber dans ses piéges, quelques Guerriers malheureux, dont les ossemens étoient répandus dans ce triste séjour.

Le Prince est touché de pitié à ce spectacle ; mais ce mouvement de pitié est bientôt étouffé par l'impatience qu'il a de pénétrer plus avant,

& par ce qui ſe préſente à ſes yeux : Il voit un Char en l'air, attelé par des Aigles monſtrueux qui ſont des cris épouventables : il reconnoît Carite dans ce Char, que tient un homme tel qu'on lui a dépeint Brutadolf ; & dans le moment, ce Char & Carite ſe perdent dans les airs. Quelle vûë pour ce malheureux Prince ! que de regrets ! que de cris ! que de plaintes ! que deviennent enfin les eſperances qu'il avoit il n'y a qu'un inſtant ? Un déſeſpoir affreux y ſuccede, il reſte immobile, comme s'il n'avoit plus aucun ſentiment ; mais il eſt forcé malgré lui-même de ſortir de cet état déplorable ; l'Infatiga-

ble hannit, bat du pied, s'élance vers les Murailles, & témoigne à son Maître qu'il faut sortir de ce lieu. Le Prince regarde de tous côtez, & ne voit nulle issuë ; le soufflet est employé ; aussi-tôt la Muraille s'ouvre, & forme un Arc de Triomphe, qui se referme dès que notre jeune Heros a regagné la Campagne.

A quelques lieuës du Château de Fer, l'Infatigable ne va plus à son ordinaire, il décrit en galopant, un cercle d'une demi-lieuë de tour ; après l'avoir parcouru plusieurs fois il veut le couper par le milieu ; quand il y est à peu près, la terre s'ouvre sous ses pieds ; il fait un écart si vio-

lent pour ſe garantir du Précipice, que le Prince perd les arçons; il tombe & roule dans l'ouverture; il a pourtant la précaution de prendre d'une main le flacon d'Opale, & de l'autre, le petit Soufflet, il roule toûjours, & croit aller juſqu'au centre de la terre: il s'arrête enfin, & ſe trouve dans un lieu où regne l'obſcurité; il ſe ſent froiſſé & étourdi; il a recours au flacon; ſa tête ſe raſſûre, & ſes membres ſont remis dans leur état naturel: il ſe leve, il tâte, & c'eſt un rocher qu'il touche; il fait agir le Soufflet, mais le Soufflet n'opere rien. Le Prince n'en eſt point effraïé, & toûjours

courageux il perſiſte ; il juge que le Soufflet n'a de pouvoir que ſur les corps produits par des enchantemens, & que ce rocher eſt l'ouvrage de la nature ; il marche toûjours dans ce caveau en ſuivant le roc. Il trouve enfin une entrée fort étroite, il ſe baiſſe, il avance & croit avoir fait un très-long chemin, quoique peut-être il fut aſſez court. Sa joye eſt extrême en appercevant un peu de lumiere ; il eſpere en tirer quelque ſecours. Il pénetre juſqu'à l'endroit d'où elle paroît partir : il voit une lampe à l'extrémité de ce conduit ſoûterrain, & le rocher vis-à-vis de lui qui l'arrête. Il s'aſſit ; mais quelle eſt ſa ſur-

priſe, lorſqu'il entend une voix qui répetoit douloureuſement : Helas ! malheureuſe Princeſſe, que je plains ton ſort ! Que ne puis-je en perdant la vie, te rendre la liberté ! Le Prince croit reconnoître cette voix, il prête l'oreille & n'entend que la même choſe tantôt plus foiblement & tantôt avec plus de force. A la faveur de cette lampe il apperçoit une porte d'airain, mais ſans ſerrure, il juge par ſa fabrique, que ce n'eſt point un ouvrage ordinaire ; il prend ſon cimetere, il en appuïe la pointe contre la porte, il la tranſperce : cet effet de ſon cimetere lui fait juger que cette porte eſt enchantée ; il

prend ſon divin Soufflet, ſouffle, & la porte s'abbat. Le Prince entre ; mais quel eſt ſon étonnement, il voit Cléanthis l'une des femmes de Carite & que Carite aimoit le plus, accablée du poids d'une peſante chaîne. Cléanthis effraïée, & ne doutant point que quelque nouveau ſatellite de Brutadolf ne vint lui porter le coup de la mort, ferme les yeux pour éviter l'horreur de la vûë de ſon bourreau. Achevez, Barbares, s'écrie-t'elle, éxecutez l'ordre d'un cruel Tyran, & terminez une vie infortunée. Ah ! Cléanthis, lui dit le Prince, revenez de votre fraïeur mortelle : Quel ſon de voix, ô

Ciel ! reprit-elle en ouvrant les yeux ! Quoi ! c'eſt vous, malheureux Prince ? N'eſt-ce point une illuſion ? Helas ! le ſort barbare vous rend-il comme nous, la victime d'un Monſtre épouventable, dont la foudre devroit avoir purgé l'Univers ? Oüi, c'eſt moi, repartit le Prince, ne craignez rien pour ma vie, peut-être même vous ſera-t'elle plus utile qu'à l'infortunée Carite. J'ai la douleur de n'avoir pû l'arracher des mains d'un barbare qui, à mes yeux en traverſant les airs, l'a enlevée du Château de fer où j'étois entré. Mais apprenez-moi par quelle cruelle avanture je vous trouve enchaînée dans

ce triſte lieu. Auriez-vous quelque connoiſſance du ſort de Carite ? Satisfaites promptement mon impatience. Je ne ſçais, Seigneur, où eſt Carite, repliqua Cléanthis, mais écoutez-moi.

Nous étions dans le cabinet de la Princeſſe, Harpalie & moi, continua-t'elle, au moment de ſa cruelle avanture. Nous vîmes tout d'un coup le plafond du cabinet s'ouvrir ; un Aigle prodigieux & qui pouvoit à peine paſſer par cette ouverture, parut ; il nous ſaiſit, il nous enleve ; nous fûmes bien-tôt dans la moïenne région de l'air ; nous perdîmes connoiſſance, & nous ne revînmes à nous que lorſque

ce fatal oiſeau nous eut poſées à la porte d'un Palais ſuperbe, gardé par des hommes d'une figure aſſez extraordinaire : ils nous menerent dans un appartement qui répondoit à la magnificence des dehors de ce Palais : nous y trouvâmes la déſolée Princeſſe toute en pleurs ; elle nous apprit ſon avanture, nous lui contâmes la nôtre ; elle ne nous parla que de vous, Seigneur, vous l'occupez bien plus que tous ſes malheurs, ou plûtôt dans ſes malheurs, elle ne voit, elle ne ſent que les vôtres. Le Tyran entra dans ce moment ; il oſa dire à Carite qu'il eſperoit de gagner ſon cœur par ſes ſoins, ſa ſoûmiſſion & ſes reſpects ;

il ajoûta qu'il ſe flattoit qu'elle lui ſçauroit gré de ſon attention à nous avoir fait enlever, pour lui donner auprès d'elle, deux perſonnes qui lui étoient cheres; il ſe retira ſans attendre de réponſe. L'on ſervit Carite magnifiquement, elle n'oſa pas refuſer de prendre quelque nourriture, mais le ſommeil n'eut pas aſſez de pavots pour ſuſpendre un inſtant ſes mortelles inquiétudes.

Dès qu'il fut jour, Brutadolf nous manda Harpalie & moi; il nous promit des tréſors & des fortunes immenſes ſi nous portions notre Princeſſe à l'épouſer; enſuite il nous fit ſentir ſans trop le

prononcer, combien il étoit dangereux de s'exposer à son ressentiment : il nous présenta une corbeille de Pierreries ; je les refusai modestement ; Harpalie n'osa point en prendre, mais je m'apperçus qu'elle les regardoit avec envie. Nous rendîmes compte à Carite des desseins de son persécuteur ; je connoissois trop sa tendresse & sa fermeté pour essaïer seulement de la distraire d'un objet aussi cheri que vous ; de plus, Seigneur, vos interêts m'étoient trop précieux. Carite pénétrée de la plus vive douleur, & sans pourtant répandre de larmes, nous montra un courage héroïque ; en l'admirant, je

tremblai

tremblai pour cette malheureuſe Princeſſe. Brutadolf qui s'étoit ſans doute apperçû que ſes promeſſes avoient ébloüie ma compagne, la renvoïa chercher ſans moi ; à ſon retour, malgré ſa diſſimulation, je la crûs gagnée ; j'en avertis Carite, qui diſſimula. Harpalie, ſans trop ſe découvrir, voulut me ſéduire, elle me fit ſentir l'horreur d'une captivité éternelle, & l'impoſſibilité de briſer nos fers ; elle ajoûtoit qu'il étoit de la ſageſſe de céder au tems & aux circonſtances.

Notre Tyran affectoit de mettre une grande différence entre les ménagemens qu'il voit pour Harpalie & pour

moi. Laſſé de ma fidelité inviolable il m'envoïa enfin chercher ; il me parla avec une extrême hauteur en m'accuſant de nourrir Carite dans ſon averſion pour lui, il me dit que ſon parti étoit pris, qu'il m'ôteroit d'auprès d'elle, & ajoûta que c'étoit encore un reſte d'humanité s'il differoit de me livrer à des monſtres qui mettroient mon corps en piéces ; que cependant j'allois être expoſée aux rigueurs d'une horrible Priſon, ſi je n'obtenois ſur le champ ſon bonheur de la Princeſſe : Je répondis à ce Tyran barbare, qu'il étoit inutile de me renvoïer auprès de Carite, que je ne pourois

ni la trahir, ni me trahir moi-même, & qu'il ne pouvoit esperer quelque chose de favorable de Carite, qu'en lui rendant une entiere liberté; que cette générosité seroit peut-être capable de la toucher; mais que son grand cœur ne seroit jamais ébranlé ni par les persécutions, ni même par les horreurs de la plus affreuse mort. Brutadolf transporté de colere, me fit renfermer sur le champ dans un grand coffre d'acier; peu d'heures après le coffre s'ouvrit de lui-même, & je me vis dans ce triste séjour, seule en proïe à ma douleur & à mon désespoir.

A peine Cléanthis eut-elle

fini ce récit, que le Prince ſe vit de toutes parts environné par des figures affreuſes prêtes à le ſaiſir avant qu'il pût ſe mettre en défenſe. Dans ce même moment, il fut enlevé par les cheveux, & avec un mouvement ſi rapide qu'il en perdit connoiſſance. Quand elle lui fut revenuë, quel fut ſon étonnement de ſe trouver preſque dans le même endroit où il étoit tombé dans le gouffre dont il venoit d'être tiré avec tant de violence; à cet étonnement ſucceda la douleur amere de ne plus retrouver ſon admirable ſoufflet. Il en gémit & fut prêt à ſe percer le ſein; mais ſe reſſouvenant que le divin Sage l'avoit aver-

ti de ne jamais ſe livrer au déſeſpoir, mouvement indigne d'un Heros, il s'arrêta. Son agitation étoit cependant extrême, il n'avoit plus ſon Taliſman, l'Infatigable avoit diſparu, le flacon d'Opale lui reſtoit; ſe ſentant foible il prend un peu de la liqueur qui le plonge preſque ſur le champ dans un profond ſommeil.

TAYLOR INST. OXFORD

Le Prince endormi, crut voir en ſonge le Sage, qui lui diſoit: Je viens de te ſauver la vie, elle eſt attachée à la conſervation du petit Soufflet que je t'ai tant recommandé; ton ennemi, par ſon art déteſtable, en a eu connoiſſance; te voïant attentif au récit

de Cléanthis, il a voulu prendre cet instant pour te l'arracher; mais moi qui ne te pers jamais de vuë, je l'ai devancé, & j'ai substitué à la place, un autre Soufflet sans vertu dont Brutadolf est possesseur. Je t'ai arraché de l'antre fatal. Voilà ton cher Soufflet attaché à une chaîne d'or qui ne peut se casser, & que je te passe au col. Conserve-le précieusement; rien ne te sera jamais plus utile: Au reste, je t'avertis que si tu te trouve dans quelque lieu affreux & enchanté, où tu verras une petite figure de bronze, representant un Dragon qui porte une lampe jettant une foible lumiere bleuâtre; il n'y a dans l'Uni-

vers que ton Soufflet capable de l'éteindre ; il l'éteindra ſi tu peux en approcher de trois pieds : Surmonte tous les obſtacles, riſque ta vie pour y parvenir, & ne crains point les rudes coups qu'on te portera pour t'en empêcher ; c'eſt de l'extinction de cette lumiere que dépend ton ſalut, & peut-être celui de.... Cette viſion fit une ſi grande impreſſion ſur le Prince, qu'il s'éveilla tout ému ; il ne voit rien autour de lui, mais il ſe trouve l'admirable collier d'où pendoit ſon petit Soufflet. Il le tourne, le retourne, il eſt ravi de joïe & remercie mille fois ſon divin Sage, qui par ce préſent réïteré, le

fait rentrer dans la carriere; tandis que l'eſpérance le ranime, il voit venir à lui d'une vîteſſe extrême l'incomparable Cheval aux crins couleur de feu. L'Infatigable eſt bien reçu & bien careſſé; il bat du pied, il hannit, tourne au tour de ſon cher maître, & paroît l'inviter à des travaux plus grands encor. Le Prince ſaute en ſelle; l'Infatigable part avec ſa légereté ordinaire; il a bien-tôt achevé de traverſer la Siberie, il entre en Tartarie, & arrive, ſans que le Prince trouve rien de remarquable, dans cet endroit, où ſelon quelques oracles, un Conquérant doit élever dans quelques ſiécles un mur de

trois

trois cens lieuës, pour ſéparer la Tartarie du grand Empire de la Chine. C'eſt la route que l'Infatigable prend ; le Prince commence à voir un beau Païſage, des Contrées peuplées, & des Peuples induſtrieux ; les Champs ſont cultivez, les Rivieres ont des chauſſées pour prévenir les inondations ; le terrain eſt couppé preſque partout par des canaux faits de main d'hommes, qui portent la fécondité en tous lieux, & qui rendent facile le commerce d'une terre à l'autre.

Le Prince, dont les eſpérances étoient bien augmentées, avoit l'eſprit aſſez libre pour s'occuper de ces beautez

différentes & utiles, & pour en garder une idée qu'il pourroit un jour mettre à profit dans ſes Etats. Après avoir paſſé deux ou trois cens lieuës, il entra dans une Vallée extrêmement ſerrée par des montagnes à droit & à gauche ; c'étoit des rochers, ou pour mieux parler, un ſeul rocher d'une hauteur prodigieuſe, que l'art ſembloit avoir rendu inacceſſible aux animaux les plus légers. Quoiqu'il fût l'ouvrage de la Nature, il paroiſſoit taillé de main d'hommes. Le Prince étonné, croit que cette eſpece de mur eſt un enchantement, il s'approche du Roc, ſouffle & ne fait rien ; le voilà perſuadé

que la Nature se joüe quelquefois à faire des choses singulieres, qui surprennent d'abord, & que l'on admire après.

La Vallée n'étoit pas moins admirable ; elle étoit toute couverte de Grenadiers, d'Orangers, de Citroniers, & de Bergamotes, tous arbres bien plus grands qu'ils ne le sont dans les autres Païs. Le dessous de ces arbres étoit un gazon verd & nourri, tout semé d'une prodigieuse quantité de fleurs de toutes couleurs & de différentes especes, le tout arrosé par de petits ruisseaux d'une eau vive & pure ; Parterre d'autant plus charmant, qu'il ne connoissoit point le cordeau, que personne ne le

cultivoit, & que les Habitans voiſins de cette délicieuſe Vallée y venoient (ſans l'avoir mérité par leurs travaux) cüeillir des fruits d'un goût exquis, & des fleurs, dont ils faiſoient des guirlandes pour orner les Statuës de leurs Dieux, ou leurs femmes qui partageoient avec eux ces honneurs. Parmi ces fleurs il y en avoit quelques-unes qu'on laiſſoit ſécher, & dont la vertu guériſſoit preſque sûrement, des maladies les plus dangereuſes. Le Prince ſentit avec plaiſir que ſon cheval n'alloit qu'un très-petit pas, ce qui lui donna le tems d'interroger quelques Chinois ſur les merveilles de la Vallée; ils

répondirent poliment, mais ils parurent assez ignorans sur les beautez qui leur étoient si familieres ; & à la vertu près de quelques Fleurs & de quelques Simples, il ne put s'instruire de bien des choses qui excitoient sa curiosité. Ce lieu admirable n'avoit gueres que six ou sept lieuës de longueur sur une demie-lieuë de largeur ; la Vallée ne serpentoit point, elle étoit en ligne droite. Le Prince en trouva la fin : mais ce qui le surprit le plus, fut de la trouver terminée par un Roc de la nature de ceux qu'il voïoit à droit & à gauche, de maniere que la Vallée paroissoit n'avoir aucune issuë. Le Roc en face

étoit tapissé à quinze ou vingt pieds de hauteur, d'arbustes odoriferans très-épais. L'Infatigable fleuroit & cherchoit s'il ne pourroit point percer cette belle Palissade. Le Prince se douta par les différentes tentatives de son coursier, qu'il étoit bien près de quelque avanture; il se tient sur ses gardes, prend de la main gauche son Soufflet, & de la droite son cimetere qui coupe tout, & que rien ne peut ni casser ni ébrecher : voilà ses deux mains emploïées; car on sçait que ce n'étoit pas lui qui guidoit l'Infatigable; ce coursier n'avoit qu'un cordon de soïe dans la bouche, qui se ratachoit sur son enco-

lure, & qui n'étoit qu'un petit ornement pour la parade, mais de nulle utilité. Enfin le courageux coursier perce la Paliſſade ; le Rocher étoit creux ; l'Infatigable marche dans ce ſoûterrain, qui étoit pourtant uni, & dont l'obſcurité faiſoit la ſeule horreur. Il s'arrête, il gratte contre un corps qui s'oppoſe à ſon paſſage ; ce corps rendoit un ſon argentin ; le Prince met pied à terre, il appuïe la main fortement ſur ce qui terminoit ce ſoûterrain ; il juge qu'il y a de l'enchantement ; il a recours au Soufflet : à l'inſtant il ſe fait une ouverture qui lui laiſſe voir une lumiere aſſez conſidérable, & qui éclaire le bout

du ſoûterrain ; l'ouverture étoit aſſez grande pour que le Prince y paſſât, mais elle étoit trop petite pour l'Infatigable. Son maître juge qu'il eſt deſtiné à tenter lui ſeul l'avanture ; il entre le cimetere au poing ; il ſe trouve dans un grand Sallon de forme ronde ; il étoit plafoné en ceintre ; il n'avoit nulles Fenêtres : cependant une clarté très-brillante faiſoit voir, ſans qu'on pût deviner ce qui la produiſoit, tous les objets merveilleux qui étoient dans ce Sallon. Tout y brilloit d'Or, d'Azur & de Pierres rares ; on entendoit une douce ſimphonie ſans ſçavoir d'où elle venoit ; elle invitoit au ſommeil

des carreaux rangez autour du Sallon & mis en pile, ſembloient être deſtinez à cet uſage.

Le Prince étoit ſur ſes gardes, contre l'aſſoupiſſement qui vouloit le gagner, lorſque tout d'un coup il ſe trouve aſſailli par une troupe d'hommes monſtrueux par leur figure & leur grandeur démeſurée : ils ſont armez de maſſuës, ils portent au Prince de rudes coups, il ſe défend, il recule par prudence, il avance quand il croit trouver jour à ſe ſervir du cimetere terrible, il frappe, le ſang ruiſſelle, le trouble augmente, mille cris affreux font retentir la voute. Enfin Brutadolf paroît,

il eſt monté ſur un Leopard, il tient un dard en main : Arrêtez, s'écrie-t-il, c'eſt à moi de triompher de cet orgueilleux rival. Le Prince s'avance, Brutadolf lui lance ſon dard ; nôtre Héros l'évite, s'approche de près de ſon ennemi, fait promptement agir ſon Soufflet, qui faiſant évanoüir le Leopard, laiſſe Brutadolf à pied. Le Prince le joint & lui porte un coup ſur l'épaule, qui le fend juſqu'à la ceinture. L'Enchanteur tombe, en criant : Je meurs, mais mon ſang va me vanger. Du ſang qui coule de ce cadavre il ſe forme divers monſtres ; les premiers aſſaillans ſe joignent à eux, le combat re-

commence ; le cimetere & le Soufflet ſont mis tour à tour en uſage. Les efforts redoublent, la victoire balance : mais quel bonheur pour le Prince ! il apperçoit la petite Lampe du Dragon annoncée par le Sage. Voilà ſon objet, il fait mille tentatives pour y arriver, il trouve mille réſiſtances, il attaque vivement le poſte, on le défend avec la même vigueur : enfin, fatigué & n'en pouvant preſque plus, craignant de ſuccomber, il fait un dernier effort ; il ſe trouve dans la diſtance preſcrite pour éteindre la Lampe ; il y réüſſit. Sur le champ quel tintamare ! le Tonnere, la Grêle, la Pluïe, les Eclairs,

les hurlemens forment une tempête affreuſe, il ſemble que toute la Nature va périr. A ce déſordre ſuccede un grand calme; le Plafon diſparoît, & à la place de ce ſuperbe Sallon, le Prince voit un grand eſpace au fond d'un Rocher qui ne reçoit qu'un foible jour par une ouverture ſupérieure.

Notre Guerrier qui n'en pouvoit plus, boit un peu de ſon élixir; le voilà refait à l'inſtant. Il ne ſent plus les impreſſions des coups qu'on venoit de lui porter : Mais grands Dieux! quel ſpectacle ſe préſente à ſes yeux! Carite! ſa chere Carite qu'il voit, & qu'il voit évanoüie entre les

bras de Cléanthis & d'Harpalie, elles-mêmes presque mourantes ! Il se jette aux genoux de sa Princesse, & lui mouille les lévres de l'élixir du flacon d'Opale. Carite reprend ses esprits, elle ouvre languissament les yeux, & reconnoît le Prince. Hélas ! lui dit-elle, que faites-vous ici ? N'est-ce pas assez pour moi d'avoir sans cesse la mort présente ? Faut-il que mes yeux soient encore les témoins du malheur de l'objet le plus cher ? Ah ! Prince, je suis mille fois plus effraïée des maux où je vous livre, que de ceux que j'ai à redouter : Fuyez, laissez-moi seule exposée à des périls dont votre courage & votre

amour vous rendront la victime; fuïez, vous dis-je, ni votre valeur, ni votre tendreſſe, dont je ne ſuis que trop certaine, ne peuvent m'arracher au pouvoir trop fatal du barbare Brutadolf. Brutadolf n'eſt plus, répliqua le Prince, ſa mort vient de me vanger, & vous délivre de ſes cruautez. Ah! Prince, s'écria Carite, ſeroit-il vrai que votre bras invincible fût vainqueur du perfide qui nous ſéparoit? Quoi! cher Prince, nos malheurs ſeroient finis? Oüi, belle Carite, lui répartit-il, nous n'avons plus rien à craindre. Votre interêt m'a fait triompher & de l'Enchanteur & de ſes enchantemens;

j'ai lavé dans le ſang de Brutadolf, votre injure & les maux où il m'avoit livré. Un ſecours divin m'a fait ſurmonter tous les obſtacles qui s'oppoſoient à notre bonheur; mais ſortons de ce triſte lieu, ſuivez-moi, charmante Princeſſe. Hélas! que vois-je, dit Carite, le ciel ne peut-il m'accorder une joïe pure? Ma chere Cléanthis eſt morte. Le Prince s'approche d'elle, & à la faveur de ſon élixir il la fait revenir. Carite jette un nouveau cri de compaſſion, en voyant Harpalie mourante; elle implore du ſecours pour elle; mais le Prince lui dit: Divine Princeſſe, les ames les plus généreuſes ne

doivent jamais pardonner la perfidie. Il lui en dit assez en peu de mots, pour l'instruire du crime d'Harpalie. Carite ne répondit rien, & la perfide fut abandonnée.

Le Prince étoit occupé des moïens de retirer de ces lieux & sa Princesse, & sa chere Cléanthis, si digne d'être témoin de son bonheur. Mais deux cousins adossez sur la crouppe d'Infatigable, l'avertirent que son invisible Protecteur sçavoit pourvoir à tout. La joïe fut extrême, il remercie son Sage avec transport, il caresse Infatigable, à qui il dit tout ce qu'il auroit pû dire au Libérateur de Carite. Il place sa charmante

Princesse

Princeſſe & Cléanthis ſur les deux couſſins, il ſaute légerement en ſelle : auſſi-tôt l'Infatigable marque ſa joïe du noble fardeau qu'il porte ; il vole, & attrape dans un inſtant la belle Vallée. Carite ne peut réſiſter à l'envie de manger des beaux fruits dont elle abonde ; après ce léger repas, on continuë la route. L'Infatigable fait doucement le chemin de la Vallée ; ſon pas lent donne au Prince & à Carite, la liberté de s'entretenir : le Prince raconte ſes avantures ; la Princeſſe, les ſiennes : ils s'interrompent à chaque mot, pour ſe dire tout ce que des cœurs tendres peuvent ſentir, lorſqu'après de

longs malheurs, ils ne ſçauroient imaginer d'obſtacles nouveaux à leur félicité, les termes leur manquent pour s'exprimer l'un à l'autre, les douleurs, les mortelles allarmes que Carite a cauſées au Prince d'Heſpérie, & que le Prince d'Heſpérie a cauſées à Carite; ils conçoivent à peine & leur joïe, & leur tendreſſe mutuelle: leurs yeux (heureux interpretes des cœurs) diſent ce que leurs bouches ne peuvent expliquer. Cléanthis qui brûloit d'impatience de parler, trouva enfin le moment d'apprendre au Prince, que Brutadolf ne pouvant réſiſter aux larmes de Carite, l'avoit fait revenir auprès d'el-

le. Son discours fut court, cependant elle fut peu écoutée & bien-tôt interrompuë. Nos heureux Amans ne pouvoient ni parler ni se taire; ils se disoient mille choses sans ordre & sans arrangement. Ils répetoient cent fois ce qu'ils avoient déja dit, & ne pouvoient concevoir leur bonheur.

L'Infatigable passe d'Etats en Etats; les premieres Rivieres font quelque impression de fraïeur à Carite, dont l'étonnement étoit extrême de voir que rien n'arrêtoit l'incomparable Coursier; mais on s'accoûtume à tout. Enfin, le quatriéme jour, nos

heureux Amans arriverent aux Portes de la Capitale d'Heſperie. Les Gardes reconnoiſſent le fils de leur Roi; le Peuple accourt en foule; il ſuit ſon cher Prince juſqu'au Palais; mille cris de joïe ſe font entendre. Le Prince ne pouvant remercier ſon divin Sage, s'adreſſe à l'Infatigable, & lui témoigne par ſes careſſes, la vive reconnoiſſance dont il eſt pénétré. L'Infatigable répond aux careſſes du Prince par pluſieurs hanniſſemens; enſuite il prend ſa courſe, traverſe la Ville, & dans un inſtant on le perd de vûë.

Le Roi reçoit ſon fils avec

des larmes de joïe. Le pere de Carite & Amalthée ſon illuſtre mere, ſont dans des tranſports qu'on ne peut exprimer. On queſtionne, on répond, l'on marque le jour d'un mariage tant déſiré, il arrive, & nos Amans ſont heureux.

Quelques jours après le mariage de Carite, le Prince s'apperçut avec chagrin que ſon flacon d'Opale étoit vuide. Il auroit voulu reſter poſſeſſeur d'un bien ſi précieux : Il s'apperçut auſſi que les deux côtez de ſon Soufflet étoient unis d'une maniere inſéparable. La réflexion le conſola de ces pertes; il jugea qu'il n'a-

voit plus besoin d'un secours surnaturel pour assûrer sa félicité.

Therſandre ayant fini de lire, demanda à sa fille & à ses deux compagnes si elles étoient contentes de l'Histoire du Prince d'Hesperie; toutes répondirent en même tems qu'elles en étoient charmées; les meres donnerent aussi leurs suffrages, & Sophronie ne refusa pas le sien. La conversation devint générale, chacun dit ce qu'il pensoit de cette avanture; mais sans décider si l'on voudroit acheter un bonheur si doux au prix de tant de disgraces.

Le Sage parut à Sophro-

nie un Perſonnage divin. Avant que d'être l'heureux poſſeſſeur de Sophilette, dit Lhidimés, j'ai eu le bonheur de me voir protegé par un grand homme, dont le pouvoir, la bonté & la ſageſſe égaloient ce que vous avez le plus admiré dans le merveilleux conducteur du Prince d'Heſpérie. Sans ce guide incomparable, que ſerois-je devenu dans l'avanture la plus périlleuſe de ma vie? Je vois déja tous les yeux attachez ſur moi, continua Lhidimés en ſoûriant: Eh bien l'on ſera ſatisfait, & dès demain je vous fais le récit de cette ſurprenante Hiſtoire. Le rendez-

vous fut chez Lhidimés, & l'on ſe ſépara avec une extrême impatience d'être au jour ſuivant.

Fin de la quatriéme Veillée.

Lû ce 6. d'Aouſt 1731.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de la Veuve Josse, rue S. Jaques.

LES VEILLÉES DE THESSALIE

CINQUIÈME VEILLÉE.

A PARIS, RUE S. JACQUES;

Chez JE. FR. JOSSE, Libr. Imp. ordin. de S. M. C. la Reine d'Eſpagne II. Doüairiere, à la Fleur de Lys d'Or.

M. DCC XXXII.

Avec Approbation & Permiſſion.

LES VEILLÉES DE THESSALIE

LES VEILLÉES DE THESSALIE.

CINQUIEME VEILLÉE.

LE plaiſir que chacun ſe faiſoit de paſſer la journée chez Sophilette, eſt un garand que perſonne ne ſe fit attendre. Sidonie ſœur de Lhidimés ſçachant que ſon frere étoit de retour de Lariſſe, arriva chez

lui pour l'embraſſer, dans le moment que tout le monde venoit de s'y rendre. Sidonie étoit aimée de tout le Hameau ; chacun lui témoigna avec vivacité, le plaiſir qu'on reſſentoit de paſſer ce jour-là avec elle. Lhidimés fut ravi de voir raſſemblez chez lui tous ceux du Hameau, avec qui il étoit le plus intimement uni, ou par les liens du ſang, ou par ceux de l'amitié. Son humeur douce & égale, ſon cœur compatiſſant aux peines de ſes voiſins, ſon zéle pour les ſecourir, l'oubli où il mettoit un ſervice lorſqu'il l'avoit rendu, tout cela, dis-je, faiſoit qu'il étoit généralement & aimé & eſti-

mé : il avoit assez de fortune pour n'avoir besoin de personne, & l'usage de son aisance donnoit plus d'occasion à la reconnoissance, que de prise à l'envie.

On fit un repas, qui quoi simple, fut long ; ce qui le composoit étoit bon, chacun étoit de belle humeur, tout le monde se connoissoit & se convenoit ; enfin on s'aimoit de bonne-foy : Mets délicieux pour de délicats convives. La joye qui régnoit dans ce repas suspendit l'impatience de nos jeunes Personnes, pour apprendre de Lhidimés ce qu'il leur avoit promis : mais elles la firent appercevoir dès que leur appétit fut entiere-

ment ſatisfait. Lhidimés le remarqua ; & voyant que la converſation commençoit à languir : Il me ſemble, dit-il, que notre jeuneſſe s'ennuye ; je vois bien qu'il lui faut pour la réveiller une Hiſtoire merveilleuſe. Parlez, vous autres gens plus graves, ſeriez-vous d'humeur de vous prêter au récit que je leur dois. L'empreſſement fut général, & Lhidimés commença ainſi.

J'avois vingt-deux ans lors que je quittai ce Hameau, pour aller à la Guerre que nous avions contre les Athéniens : cette Guerre ne dura que deux ans : nos heureux ſuccès forcerent les Ennemis

à demander la Paix, & à la recevoir à des conditions très avantageuſes pour nous. Je repris d'abord le chemin de la Theſſalie. A quelques journées de ce Hameau en ſortant d'une Forêt pour entrer dans la Plaine, je vis un Berger, qui, preſque accablé par le nombre, ſoutenoit vigoureuſement les aſſauts de trois hommes bien armez, ſans autre défenſe que ſa houlette. Je ne pus ſouffrir un combat ſi inégal; je courus l'épée à la main, je fis face aux trois aſſaſſins avec le Berger, qui dans ce moment en jetta un ſur la pouſſiere. Je bleſſai celui que j'avois vis-à-vis de moi, & le troiſiéme

prit la fuite. Nous restâmes seuls tous les deux. Le Berger passant tout à coup de l'émotion du combat à un saisissement de tendresse, où l'admiration & la reconnoissance se confondoient, me contempla la tête à demi baissée, & laissant tomber sa houlette, il m'embrassa avec transport ; mais voyant du sang sur mon habit, il s'écria les yeux noyez de larmes : Ah ! vous êtes blessé. Venez, brave inconnu, daignez me suivre jusqu'à une maison fort près d'ici, où les personnes aussi généreuses que vous sont bien reçûës du Maître : il vous guérira promptement, peut être même sera-ce un

bonheur pour vous de connoître ce digne Personnage. Je me laissai conduire, le besoin & l'envie que j'avois d'être secouru me donnoient des forces.

Après un bon quart d'heure de chemin je vis un assez grand bâtiment; le Berger me dit: Courage, mon cher ami (car ce titre précieux m'est acquis pour jamais) vous voilà bien tôt au terme: c'est dans cette maison où vous allez trouver un secours infaillible. En y entrant je me sentis si foible, que je ne pus avancer. Je restai dans la cour où je m'assis. Dans le moment je vis venir à nous un grand homme de bonne

mine qui paroiſſoit très-âgé. Le Berger lui dit en l'appellant ſon Maître, que je venois de lui ſauver la vie, & que j'étois bleſſé. Cet homme tira d'abord un petit flacon plein d'une liqueur dont il me fit boire, & qui me rendit à l'inſtant tous mes eſprits. Il me dit enſuite de le ſuivre; j'entrai avec lui dans un Jardin tout rempli de Simples, il prit une herbe, il la mit ſur ma playe, elle ſe ferma auſſi-tôt. Vous êtes guéri, mon enfant, me dit ce vénérable Vieillard, d'un ton affectueux: Et vous, Liſis, continua-t-il en ſe tournant vers le Berger, contez-moi votre avanture.

Etant assis auprès de vos Troupeaux, dit Lisis, trois hommes ont passé près de moi. Après avoir regardé assez long-tems mon Chien Melanpe, ils me l'ont demandé : je l'ai refusé avec honnêteté ; mais peu satisfaits de mon refus, ils ont voulu le prendre de force. Je me suis opposé à leur entreprise, & tous trois alloient me faire succomber sous leurs coups, sans le secours de ce généreux Inconnu. C'est moins l'utilité dont votre secours a été à ce Berger, me dit le Vieillard, qui m'intéresse pour vous, que votre générosité. Elle me prouve que vous avez l'ame vertueuse, & que vous

méritez l'eſtime que je vous accorde dès ce moment.

La guériſon ſubite de ma bleſſure, operée ſeulement par la vertu d'un Simple, me donna une grande idée du Maître du Berger. La phiſionomie de ce Vieillard, ſa douceur, ſes diſcours, tout m'inſpira d'abord pour lui un vrai reſpect : mais il augmenta bien, lorſque voulant le remercier de ſes bontez, il me répondit : Mon enfant, c'eſt moi qui vous ſuis obligé, & qui ſuis le plus content de nous deux ; ſans vous j'aurois eu aujourd'hui le chagrin de me coucher ſans avoir ſecouru quelque illuſtre malheureux ; j'entens illuſtre par

la vertu, que je reſpecte toujours où je la trouve. Il me demanda enſuite d'où j'étois, & d'où je venois. Je lui dis que j'étois des bords heureux du fleuve Penée, & que je venois de l'Armée. Je lui appris que la Paix étoit faite entre les Athéniens & les Theſſaliens; je lui fis le détail de tout ce qui s'étoit paſſé dans cette Guerre. Ma phiſionomie le prévint en ma faveur, ma converſation ne lui déplut pas; enfin il prit de l'amitié pour moi: il me dit que je lui ferois plaiſir de reſter quelques jours avec lui: ſa propoſition me charma, & je lui témoignai vivement la joye que je reſſentois de

la bonté qu'il avoit pour moi.

Je sçus de Lisis que ce digne Vieillard se nommoit Mélenide, que c'étoit un Etranger, qui depuis près d'un siécle étoit venu s'établir en cet endroit de la Thessalie, où il ne s'occupoit qu'à faire des actions charitables, & à des découvertes utiles aux hommes. Comme mon admiration ne pouvoit plus augmenter, le discours du Berger n'y ajoûta rien. Il ajoûta seulement au regret que j'avois de ne pouvoir rester avec son Maître, aussi longtems que je l'aurois désiré.

Toutes les conversations que Mélenide daignoit avoir avec moi, étoient des instructions continuelles pour ob-

ſerver une conduite qui m'attirât l'eſtime des hommes & la protection des Dieux. Pour mériter l'un & l'autre, me diſoit-il, ſoyez toujours honnête, compatiſſant, ſecourable, ſincere, diſcret, équitable, & ferme dans vos devoirs. J'écoutois avec autant de plaiſir que d'attention, des leçons dont je ſentois toute la ſolidité & mon attention charmoit Mélenide.

J'ai oublié de vous dire que je m'étois lié à l'Armée d'une étroite amitié, avec un de mes camarades, qui avoit douze ans plus que moi: ſon eſprit & ſon ſçavoir, joint au déſir que j'avois de profiter de ſon expérience & de ſes lumieres, m'avoient tendrement atta-

ché à lui. Dans le dernier combat, qui peut-être occasionna la Paix, Thermilis (c'étoit son nom) fut blessé à mes côtez, & j'eus la triste consolation de le secourir. Sa blessûre se trouva mortelle; je montrai à cette nouvelle plus de foiblesse que lui. Le quatriéme jour de sa blessûre, étant près de son lit, je vis tout d'un coup un nuage noir qui occupoit une partie de notre tente: Thermilis parut plus embaraſſé que surpris à cette vûë; il resta un moment interdit, pendant que le nuage se tenoit suspendu en l'air sans aucun mouvement. Enfin Thermilis me pria de sortir, & d'em-

pêcher que perſonne n'entrât : je fis ce qu'il ſouhaitoit avec inquiétude, ce nuage me bleſſoit l'eſprit. Pendant une heure que je laiſſai mon camarade ſeul, & que j'écoutois avec beaucoup d'attention ; j'entendis toujours parler, mais ſans pouvoir diſtinguer ce qu'on diſoit ; je crus pourtant entendre la voix d'une femme. Le nuage ſortit de la tente par le côté où j'étois ; il s'arrêta devant moi, & y reſta même aſſez long-temps.

A l'étonnement où j'étois, ſucceda une horreur extrême pour Thermilis, car je ne doutai point qu'il ne fût Magicien. Mon premier mou-

vement fut de l'abandonner & de fuir ; cependant je rentrai quand il m'appella : il ne me dit rien de ce qui venoit de ſe paſſer, & je crus devoir lui épargner, dans les derniers momens de ſa vie, la connoiſſance du mépris qu'il m'inſpiroit ; Je meurs, me dit-il mon cher Lhidimés, & je meurs ton plus tendre ami ; je te conjure de n'oublier jamais l'amitié qui a été entre nous. La ſource des larmes que je verſois depuis quatre jours, venoit de ſe tarir ; je n'eſtimois plus Thermilis, ainſi j'écoutai ſon diſcours d'un œil ſec, & ſans lui répondre. Quelques heures après il mourut, me laiſſant

laiſſant dans ce qui venoit d'arriver dequoi me conſoler de ſa perte.

Dix ou douze jours après, je ſortis du Camp, pour aller joüir de la fraîcheur d'un beau jour, & pour me repoſer dans une Prairie, dont la variété des fleurs & l'heureux mélange des couleurs me charmoient. J'avois à peine fait un quart de lieuë dans la campagne, lorſque je vis en l'air un nuage noir & de forme ronde qui venoit droit à moi, en s'abaiſſant doucement : Je ſentis quelque émotion à cette vûë ; je m'arrêtai ; le nuage en fit de même : il n'étoit pas à vingt pieds de terre ; nous reſtâmes long-tems vis-

à-vis l'un de l'autre. J'osai porter sur lui un regard fixe, & je crus entrevoir qu'il enveloppoit une figure ; mais je ne pus distinguer si c'étoit un homme ou une femme : je rebroussai chemin pour regagner le Camp ; jugez quelle fut ma surprise, je pourrois même dire mon effroi, en voyant marcher ce nuage à côté de moi : J'avouë que ce compagnon m'inquiétoit! Que me veut ce nuage, disois-je ? Que m'anonce-t-il ? Je ne sçavois que penser de cette avanture. Lorsque je fus à peu de distance du Camp, le nuage s'éleva, & se perdit dans les airs.

En me promenant avec

Ménenide, je lui racontai la mort de Thermilis ; l'avanture du nuage qui l'avoit précédé, & ce qui m'étoit arrivé depuis. Il n'y a pas de doute, me dit-il, que votre camarade ne fût Magicien, & c'étoit sans doute une personne à qui il étoit cher, & qui comme lui, faisoit usage d'un art si criminel, qui venoit le voir. Mais il seroit difficile de pénétrer le mystere que renferme le second prodige dont vous fûtes si frappé. Soyez sur vos gardes, ajoûta-t-il, on veut peut-être vous séduire; craignez de vous laisser surprendre: souvenez-vous, mon cher enfant, que de tous les biens, le seul précieux

eſt un cœur droit & pur ; évitez de ſentir les remords attachez au vice : les plus déterminez dans le crime, ne s'en peuvent affranchir, & ces mêmes remords ſont la punition de leur déréglement.

Je reſtai quatre jours avec Ménelide, & toujours en admiration. Lorſque je le quittai, il me dit, mon enfant, vous aurez plus d'une fois beſoin que la raiſon & l'expérience des autres vous guident pour vous ſauver des périls, qu'une jeuneſſe boüillante peut vous faire courir. Souvenez-vous de moi ; & quand vous vous trouverez dans quelques cas embaraſſans, venez me trou-

ver avec confiance, sur-tout défiez-vous de votre prévention : craignez d'accorder ou de refuser trop légerement votre estime : Partez, poursuivit il en m'embrassant ; je souhaite que vos jours soient toujours heureux.

Je ne fus occupé que de Mélenide pendant tout le chemin qu'il me restoit à faire. Je me retraçois sans cesse les leçons qu'il m'avoit données, résolu de m'en faire une regle pour le reste de ma vie. Je retrouvai enfin la maison Paternelle, & je la retrouvai avec d'autant plus de plaisir, que les tendres embrassemens de mon Pere & de ma Mere m'assurerent combien ils é-

toient ravis de me revoir.

A la joye que je reſſentois, ſe joignit le plaiſir ſenſible de trouver ma Sœur, unie avec Ménocrate : dès notre enfance ce Paſteur & moi avions été liez de la plus tendre amitié ; il étoit digne de la tendreſſe de Sidonie par celle qu'il avoit toujours eu pour elle, & par les qualitez eſſentielles de ſon cœur. Si leur tendreſſe mutuelle triompha de la haine qui étoit depuis trois ou quatre ans entre mon Pere & celui de Ménocrate, ces Amans penſerent être la victime de la plus cruelle jalouſie, & de la méchanceté la plus noire. Sidonie, ſi elle le veut, pour-

ſuivit Lhidimés en regardant ſa Sœur, peut vous faire un jour le récit des choſes ſurprenantes qui ont précédé ſon mariage : je crois que cette hiſtoire ne vous ennuyeroit pas, car je vois par l'attention de nos cheres femmes, qu'elles aiment autant que leurs filles, à entendre raconter des choſes extraordinaires, Sophronie même n'a pas beaucoup de diſtractions. Dans l'inſtant toutes les bouches furent ouvertes pour s'écrier : Ah ! Sidonie, quand nous apprendrez-vous votre Hiſtoire ? Mon frere, dit-elle en ſouriant, en me faiſant trouver place dans la ſienne, m'engage adroite-

ment à conter la mienne ; je le veux bien, je l'ai encore assez présente pour n'en pas oublier la moindre circonstance. De plus, elle me vaudra le plaisir de voir demain rassembler chez moi une Société qui m'est infiniment chere. L'on convint tout d'une voix du Rendez vous chez Sidonie pour le jour suivant ; & l'on pria Lhidimés de continuer.

Trois jours après mon arrivée, reprit Lhidimés, je vis entrer chez ma Mere une grande Fille d'environ vingt-deux ans ; je fus surpris & touché en même tems de sa beauté : ma Mere lui dit en la voyant, ma chere Crisoline,

line, voila mon Fils de retour; & ſe tournant vers moi elle me dit : Cette aimable Fille eſt la compagne de votre Sœur, elle eſt du Hameau de Titire ; elle a ſouvent la complaiſance de paſſer le Fleuve Penée, pour venir nous voir, & nous l'aimons tous, autant qu'elle le mérite : Je ne ſerai peut-être pas celui de la maiſon qui aimera le moins cette aimable Perſonne, répondis-je à ma Mere. Je tins parole ; car Criſoline en peu de tems m'inſpira une paſſion violente : elle paſſa la journée à la maiſon ; je la regardois avec un plaiſir extrême, je trouvois toute ſa perſonne charmante ; elle

avoit un esprit naturel qui lui faisoit dire avec un agrément infini le peu qu'elle disoit: mais son extérieur froid & sérieux m'en imposa. Quand elle voulut s'en aller, je m'offris avec empressement pour l'accompagner jusques à Titire; quoi que ce fût avec politesse, Crisoline me donna le chagrin de me refuser, & me laissa le cœur plein de ses charmes.

La crainte que Crisoline n'eût un engagement, fut le premier effet de l'amour qu'elle m'avoit inspiré : cette crainte me fit désirer avec ardeur de découvrir si elle étoit libre. Je fis en vain des questions à ma Sœur, elle ne put me donner aucun éclair-

ciſſement. Lindor que voici préſent, & qui n'avoit quitté le Hameau de Titire que depuis qu'il étoit poſſeſſeur de la belle Mélanie, me parut propre à ſatisfaire ma curioſité. J'allai le trouver ; il m'apprit tout ce qui pouvoit me faire le plus de plaiſir, & en même tems me déſeſpérer. Il me dit que jamais perſonne n'avoit encore pû plaire à Criſoline, que ſon indifférence avoit rendu malheureux tous ceux qui avoient aſpiré à lui plaire ; qu'elle étoit actuellement adorée d'un nommé Paphilis, le plus riche & le plus aimable Paſteur de Titire, & qu'en vain ſon Pere la con-

juroit tous les jours de faire le bonheur de cet Amant. Ce discours irrita ma passion : J'en serai peut-être la victime, dis-je à Lindor ; n'importe, je veux tout tenter, pour vaincre l'indifférence de Crisoline. Quel seroit mon triomphe, si je pouvois me faire aimer d'une Fille aussi fiere qu'elle est belle !

J'étois dans une extrême impatience d'aller à Titire ; je voulois que mes empressemens parlassent d'abord en ma faveur, & fussent mon premier interprete, mais je n'osois aller seul chez Crisoline ; je priai donc ma Sœur de m'y accompagner. Crisoline nous reçut avec un vi-

ſage riant qui me charma. Je la trouvai encore plus belle que la veille ; mais l'idée que Lindor m'avoit donné de ſon indifférence, me faiſoit trembler.

Pendant tout le tems que nous reſtâmes avec cette charmante Fille, je n'oſai pas même lui dire, que je la trouvois belle, mes yeux furent plus hardis que moi ; ce furent eux ſeuls, & mes aſſiduitez pendant plus d'un mois, qui inſtruiſoient Criſoline de ma paſſion. Ma Sœur venoit ſouvent la voir avec moi. Un jour elle lui reprocha, au nom de mon Pere & de ma Mere, de n'être pas venuë les voir depuis que j'é-

tois arrivé : elle la pria de leur part de venir le lendemain paſſer tout le jour avec nous : elle y conſentit de bonne grace.

J'allai au devant de Criſoline au bord du Penée ; je l'attendis aſſez long-tems ; enfin je la vis à l'autre bord entrer dans une Barque, je ſentis une émotion vive & remplie de joie en l'abordant pour l'aider à deſcendre à terre. Je n'ai oſé, lui dis-je, paſſer le Fleuve, quelque envie que j'en euſſe. Craindriez-vous l'eau, me dit-elle en ſouriant ? Cette plaiſanterie me déconcerta ; cependant je me remis aſſez vîte, & je lui répondis, j'ai crains de vous

déplaire : mais, ajoûtai-je vivement, que ceux qui vous adorent ſont à plaindre ! L'amour en fera-t-il toujours des victimes immolées à votre indifférence ? Et pourquoi, me repliqua-t-elle, êtes-vous offenſé de l'indifférence que j'ai toujours témoigné à ceux qui m'ont aimée ? Pourquoi, repris-je ? Je crains que cette même indifférence ne me puniſſe, d'oſer vous adorer. Cela pourroit bien vous arriver, me répondit-elle, ſi le paſſé eſt garand de l'avenir. J'étois peu ſatisfait des reparties de Criſoline ; je n'y trouvois rien de flatteur pour moi : cependant j'étois d'un contentement extrême d'avoir eu aſſez

de hardieſſe pour lui découvrir ma paſſion. Nous arrivâmes chez mon Pere, où la journée ſe paſſa avec d'autant plus d'agrément pour moi, que Criſoline parut s'amuſer. Elle fut même plus gaye qu'elle ne l'étoit ordinairement, & je fus pour la premiere fois aſſez content de moi-même. Le ſilence que j'avois rompu m'avoit comme affranchi de cette timidité, ſi préjudiciable aux expreſſions que dictent ou le cœur ou l'eſprit, ou les deux enſemble. Je me ſentis une liberté, qui ſans me rendre trop vif, me mettoit à mon aiſe auprès de Criſoline. Je lui dis quelques galanteries, mais toujours du ton

d'un homme qui ſent tout ce qu'il dit : elle les reçut, & y répondit d'une maniere aſſez obligeante. Elle eut la complaiſance de ſouffrir que je l'accompagnaſſe juſques au bord du Fleuve. Belle Criſoline, lui dis-je en voyant le Penée, vous ne ſçauriez ſans une rigueur extrême, refuſer de me plaindre quand ce Fleuve nous ſépare: croyez, pourſuivis-je en la regardant tendrement, que je ne ſuis plus occupé que de ma paſſion, & du deſir de vous plaire ; mais que je crains que votre inſenſibilité ne me rende le plus malheureux de tous les hommes ! Criſoline ne me répondit rien. Elle entra dans

une Barque : durant tout le paſſage elle eut toujours les yeux attachez ſur moi: quand elle fut à l'autre bord, elle me fit un ſalut de la main qui m'enchanta ; je reſtai où j'étois tant que je pus la voir. Enfin l'ayant perduë de vûë, je quittai le rivage.

Comme j'étois très-touché des charmes de Criſoline, je n'étois plus occupé que du déſir de lui prouver par mes ſoins l'excès de mon amour. Mon unique attention étoit d'étudier les occaſions & les moyens de lui plaire ; je les cherchois avec empreſſement. Je ſçavois de Lindor que Criſoline avoit toujours fui & rebuté tous ceux qui

l'avoient aimée : elle ne me fuïoit point ; elle m'écoutoit avec quelque bonté : ſes yeux au défaut de ſa bouche, ſembloient ne déſaprouver ni ce que je lui diſois, ni ce qui partoit de moi : cette diſtinction fit naître dans mon cœur quelque eſpérance : cette eſpérance me fit concevoir le deſſein de lui demander quel ſort enfin elle deſtinoit à ma paſſion.

Je paſſai dans ce deſſein à Titire. Criſoline étoit aux Troupeaux de ſon Pere, j'en pris d'abord le chemin : le doux murmure d'un ruiſſeau bordé de ſaules, qui formoient un ombrage charmant, me conduiſit auprès de Criſoline.

Elle étoit assise au pied d'un de ces beaux arbres & ensevelie dans une profonde rêverie: je m'arrêtai devant elle, & j'y restai même assez longtems ; plusieurs soupirs lui échaperent, ses yeux étoient moüillez de quelques larmes: enfin voulant les élever aux cieux, elle m'apperçut, elle fut troublée en me voyant, mais moins encore que je ne l'étois moi-même. Quoi ! lui dis-je, vous connoissez le charme de la rêverie ? vous soupirez ? ah ! Crisoline, vous aimez ! hélas ! je croïois n'avoir à combattre que votre indifférence, mais je connois que je suis mille fois plus à plaindre que je ne le pensois.

Vous êtes ſenſible ! Juſtes Dieux! quel eſt mon malheur? Quoi ! Criſoline vous aimez? En vain, voudrois-je en douter ; votre rêverie, vos ſoupirs, vos larmes & le trouble où vous êtes, tout m'en inſtruit, avoüez-le, Criſoline, vous aimez ? Vous venez, me dit-elle, de ſurprendre mon ſecret. Oüi, j'aime, & j'aime aſſez pour craindre de ne pouvoir jamais être à ce que j'aime. Eh ! quel eſt cet heureux mortel, m'écriai-je ? Vous, me repliqua-t-elle, en me regardant tendrement. Moi, repris-je avec tranſport ? moy ! ah ! Criſoline ! moi, repetai-je en me jettant à ſes pieds. Oüi vous, me répon-

dit-elle, vous, dont la tendreſſe a ſçu me toucher ; vous enfin, dont je crains de ne pouvoir faire le bonheur. Moi, grands Dieux ! m'écriai-je ; moi, je vous ai rendu ſenſible ? vous m'aimez ? Je ne puis le penſer ſans des tranſports de raviſſemens qui me mettent au comble de la félicité. Mais pourquoi, ajoûtai-je, craignez-vous de ne pouvoir me rendre heureux ? Quel obſtacle pourroit s'y oppoſer ? en eſt-il d'inſurmontables ? Je le crains, me répondit-elle, & j'ai lieu de le craindre.... Criſoline ſe tut un moment... Paphilis, reprit-elle en ſoupirant, eſt celui que mon Pere veut pour Gendre ; j'oſe le

refuſer, mais je n'oſerois lui en propoſer un autre. Votre Pere vous aime, repliquai-je, & vous pourrez tout obtenir de lui quand vous le voudrez; mais laiſſez agir le mien auprès de lui, ma fortune n'eſt pas inférieure à celle de Paphilis, & votre choix me met mille fois au deſſus de lui. Je connois mon Pere, me repartit-elle; je vous aime, Lhidimés, il n'eſt plus pour moi de tranquilité ni de bonheur ſans vous; laiſſez-moi donc le ſoin de vos interêts & des miens: je ne ſuis pas ſans eſpérance; l'amour & le tems peuvent vaincre les obſtacles qu'il faut ſurmonter. La tendreſſe & les apprehenſions

que Criſoline me témoignoit, m'enchantoient à un tel point que j'étois comme plongé dans une ivreſſe délicieuſe. Je vis arriver le moment de me ſéparer de cette tendre Amante, avec autant de peine que ſi je n'euſſe pas dû la revoir le lendemain.

Tous les jours je la voïois, tous les jours je la trouvois plus tendre, & tous les jours ma paſſion pour elle augmentoit ; ma félicité n'étoit troublée que dans les momens où Criſoline tomboit dans une rêverie & une triſteſſe dont je ne la tirois jamais, ſans qu'il lui en eût coûté des ſoupirs & des larmes ; ſon Pere & Paphilis étoient

étoient toujours la cauſe & l'excuſe de cette ſituation.

Un jour étant aſſis auprès d'elle ſous ces mêmes ſaules où elle m'avoit inſtruit de mon bonheur, j'admirois la beauté de ſes cheveux. Je tirai de mes tablettes un bracelet : Voila, belle Criſoline, lui dis-je, un bracelet dont les cheveux qui en font l'ouvrage ne cedent qu'aux vôtres. La premiere attention de Criſoline fut de lire ce qui étoit écrit autour. Après avoir lû bas elle répeta tout haut : *Le cœur de celle qui m'a fait eſt tout à toi.* C'eſt une perſonne bien adroite & bien tendre, reprit-elle, qui vous a donné ce bracelet.

Je lui apris par quel hazard il étoit tombé dans mes mains à l'Armée, & je vais vous en instruire.

Peu de jours après la mort de Thermilis, cet ami dont je vous ai parlé, je trouvai dans le Camp un bracelet tissu de cheveux & des mieux travaillé; il y avoit écrit au tour ce que Crisoline venoit de lire: le dessous étoit ourdi de soye couleur de feu avec de petits las d'amour en or. Un enfant n'auroit pas été plus ravi d'avoir trouvé ce bracelet que je le fus; je l'admirai long-tems; l'ouvrage m'en parut charmant; la couleur des cheveux d'un blond argenté, en étoit parfaite, & me charma. Si un

beau visage, pensai-je en moi-même, rehausse la beauté de ces cheveux, que d'attraits ensemble ! & que celui qui est aimé de cette aimable personne est heureux : qu'il sera fâché d'avoir perdu ce gage d'une tendresse qui fait sans doute son bonheur. J'avois des tablettes où j'enfermai avec grand soin le bracelet dont j'étois enchanté. Il m'étoit devenu bien plus cher, depuis que j'aimois Crisoline, car les cheveux qui trassoient ce bracelet sembloient avoir été pris sur la tête de cette charmante Fille. Elle le regarda assez long-tems, elle en vanta l'ouvrage. Je ne puis, lui dis-je, me résoudre à vous

l'offrir, les cheveux qui en font pour moi tout le prix, ſont ſi ſemblables aux vôtres, qu'on diroit qu'ils ont ſervi à relever encore votre beauté, & cette erreur me le rend précieux. Vous prenez, me repliqua-t-elle en ſouriant, un tour aſſez galand pour m'arrêter ſur l'envie que j'avois de vous demander ce bracelet. Eh bien! gardez-le, j'y conſens, cependant j'en veux quelque choſe, & nous pouvons nous accorder; le deſſous eſt charmant, il peut ſe ſéparer du deſſus, je vais le prendre, & vous garderez le tiſſu de cheveux. Sur le champ elle le défit: mais quel fut mon étonnement ou

plutôt mon effroi, en voyant un papier où étoient écrits ces mots.

Ce bracelet eſt fait pour toi, Lhidimés, il t'avertit qu'une perſonne revêtuë d'un pouvoir immenſe, te veut du bien, & que tu pourras être heureux, ſi tu ſçais t'affranchir du préjugé des ames vulgaires. Pour l'être, accepte ce qui te ſera un jour offert : mais crains la peine qui ſuivra tes refus. Tremble pour tout ce qui te ſera le plus cher.

Que devins-je en liſant ce fatal écrit ! ſaiſi d'un mouvement d'horreur, je jettai loin de moi le papier & le bracelet. Va, dis-je, trop fatale preuve de la profeſſion criminelle d'une femme vicieu-

se : va lui dire que je n'accepterai jamais ce qu'elle m'offrira. Va lui dire que je déteste tous ceux, qui comme elle, exercent un art détestable, & en horreur aux hommes & aux Dieux. J'avois lû haut ce qui étoit écrit sur ce papier, je me rappellai d'abord le nuage qui s'étoit présenté devant moi peu de jours après avoir trouvé le bracelet : je ne doutai point qu'il ne fût un présent de quelque Magicienne qui vouloit m'instruire de son amour, & de la rage où la porteroit ce même amour, si je refusois de répondre à sa tendresse.

Cette idée & les menaces que renfermoit le papier, me

firent trembler pour Criſoline ; le déſordre où je voïois déja ſon ame par l'agitation qui étoit ſur ſon viſage, & même par des pleurs qu'elle ne pouvoit retenir, me donna la force de diſſimuler tout ce que je craignois. Que je ſuis malheureuſe, dit-elle ! que n'ai-je pas à craindre ! Amour ! prens pitié de moi & triomphe en ma faveur. Ah ! Lhidimés, nous ne ſerons jamais unis l'un à l'autre ! Un noir preſſentiment me l'annonce, vous me ſacrifierez. Moi ! répliquai-je, j'en aimerois un autre que vous ? Moi ! j'aimerois une Magicienne ? y penſez-vous ? Ah ! Criſoline, ne vous laiſſez

point aller à des craintes ſi injurieuſes pour moi : Si celle de qui eſt ce bracelet en ſe faiſant connoître, repartit-elle, peut vous paroître aimable, elle vous paroîtra bientôt innocente ; & votre volonté ſoumiſe à la ſienne, vous fera conſentir à tout ce qu'elle voudra : l'amour peut tout obtenir quand il s'eſt rendu maître d'un cœur. Je ne pus ſoutenir le diſcours de Criſoline, je lui fis une eſpece de reproche de compter ſi peu ſur la nobleſſe de mes ſentimens. Je déteſtai mille fois l'art criminel dont quelques Theſſaliens faiſoient profeſſion ; je me récriai contre ſes outrageans ſoupçons.

soupçons. Vous-même, lui dis-je, si vous étiez assez injuste ou assez peu esclave de vos devoirs pour me demander quelque chose qui blessât le plus leger sentiment de la vertu, vous me verriez révolter contre vous & contre ma passion, dont peut-être je triompherois. Rassurez-vous donc, chere Crisoline, poursuivis-je, voyant qu'elle versoit quelques larmes, rassurez-vous, nous n'avons rien à redouter : le tems aura sans doute effacé l'impression passagere que je pourrois avoir faite sur le cœur d'une femme trop facile, sans avoir jamais connu ni elle, ni son amour. J'eus

beau faire, il me fallut quitter Criſoline ſans avoir pû ni la raſſurer, ni vaincre une triſteſſe que de nouvelles raiſons augmenterent bien-tôt. Peu de jours après il m'arriva l'avanture que je vais vous conter. Ecoutez-la.

Mon Pere avoit une Brebis toute blanche qu'il aimoit beaucoup ; elle ſe trouva de moins dans ſes Troupeaux : j'allai avec deux de mes amis dans la Forêt voiſine où je croyois qu'elle pouvoit s'être égarée. A peine y fûmes-nous que je vis au pied d'un arbre, du moins je le crus, l'animal que je cherchois. J'approche doucement, mais la Brebis prend ſa courſe & s'enfuit de

vîteſſe ; nous la ſuivons de même. Après avoir couru aſſez long-temps elle s'arrête, ſe couche, & ſemble nous attendre ; ce repos nous donne l'eſpérance de la joindre : eſpérance vaine ! elle recommence à courir, s'arrête encore, nous laiſſe approcher d'elle, & quand nous croyons avoir la main deſſus, un ſaut en avant nous la fait échaper, & ſa fuite légere nous laiſſe bien loin derriere elle. Cette manœuvre dura juſqu'à la nuit. Alors la Brebis diſparut, & nous laiſſa honteux, fatiguez, & ſans ſçavoir en quel endroit du bois nous étions. Nous voilà bien embaraſſez pour prendre un

parti : l'épaiſſeur des arbres entrelaſſez de brouſſailles en cet endroit, & la nuit la plus noire qui fut jamais, nous ôtoient l'eſpérance de ſortir de la Forêt avant le jour. Cependant nous marchâmes aſſez long-tems quoi qu'au hazard ; mais las & fatiguez, & craignant de nous bleſſer, nous prîmes la triſte réſolution de nous coucher ſur l'herbe pour y attendre l'aurore.

J'étois à peine aſſis que je vis une lumiere éclatante, très-éloignée de nous. Mes deux compagnons, à qui je le dis, & qui regardoient de tous côtez, ne la voyoient point & me traitoient de vi-

ſionnaire. Nous gageâmes le déjeûner, car nous avions aſſez d'appetit pour que cette gageure ſe préſentât la premiere : moi, que je voyois une grande lumiere dans l'endroit où j'allois les mener ; & eux que je ne leur ferois point voir de lumiere. Nous avançons, cette clarté ſenſible pour moi ſeul dirigeoit mes pas. Mes compagnons qui ne voyoient rien, marchoient derriere moi en me tenant par mes habits ſans voir où ils poſoient le pied & ſe vangeoient de leurs faux pas en ſe mocquant de moi. Ils étoient cependant étonnez de la vîteſſe & de l'air déliberé dont je marchois

de diſtance en diſtance ; ils me tiroient un peu les cheveux. Lhidimés, me diſoient-ils, ce que tu ſens eſt plus réel que ta prétendue lumiere ; ſi en la cherchant tu pouvois au moins nous conduire hors du bois, tu ferois une fort bonne œuvre ; mais nous en ſerons pour nos peines, & toi pour le déjeûner: c'eſt bien le moindre prix de ta rêverie. Et vous autres, leur diſois-je, vous êtes aveugles. Je criois quand ils me faiſoient du mal, je riois de tous leurs propos, & j'avançois toujours.

Lorſque nous eûmes marché aſſez long-tems, mes amis auſſi-bien que moi, fûmes

ébloüis de l'éclat ſubit qui frappa nos yeux. Mais quelle fut notre ſurpriſe en voyant une vaſte Salle quarrée que des arbres formoient ; toutes les branches de ces arbres n'étoient que lumiere vive & brillante ; chaque feuille jettoit un éclat argenté & tranſparent ſans perdre rien de ſa forme. Enfin chaque arbre étoit un vrai ſoleil, dont les branches ſembloient être les rayons. Des oiſeaux de toute couleur, de toute eſpece étoient ſur toutes ces branches, & faiſoient un concert charmant. La Salle, excepté peut-être vingt pieds en quarré dans le milieu, étoit un parterre de mille fleurs de

différentes couleurs; ces fleurs étoient entremêlées de feux brillans qui sembloient sortir de la terre, & qui formoient des chiffres & des las d'amour. Cet endroit étoit surmonté d'une espece de pavillon d'un velours cramoisi brodé en or, dont les pans dans un beau désordre, étoient relevez par des attaches de diamans, le tout suspendu aux arbres par de gros cordons de soye & d'or, d'où pendoient les glans les plus riches. Sous cette imperiale négligée l'on voyoit des Amours qui badinoient ensemble, & qui voltigeoient ou se cachoient dans les replis, tenant en leurs mains des

guirlandes & des fléches toutes entourées de fleurs. Je ne fus point effrayé de ce ſpectacle, mais je le fus des conſéquences que j'en tirai d'abord. L'étonnement où nous étions tous trois, nous avoit ſans doute empêché d'appercevoir d'abord dans le vuide du milieu de la Salle, une table entourée de quatre ſiéges. A la ſurpriſe de mes compagnons ſuccéda une curioſité hardie : approchons-nous, dirent-ils. Je voulus en vain m'y oppoſer, ils m'entraînerent malgré moi juſqu'auprès de cette table, que nous voyons ſomptueuſement garnie de tout ce que la ſaiſon pouvoit produire

d'excellent & de rare.

Le coup d'œil de tant de mets délicats, augmenta encore leur appetit ; cependant ſoit frayeur ou ſcrupule, ils n'oſerent ſe mettre à table, & l'avis commun fut de ſortir de ce lieu enchanté. Mais quel fut notre embarras lorſque nous ne trouvâmes plus d'iſſuë pour nous retirer, & que nous entendîmes une voix qui m'appelloit, & articula ces mots : *L'hidimés, tu peux manger de tout ce que tu vois : ſois plus ferme, ne crains rien non plus que tes compagnons ; une Divinité qui te veut du bien, redoutable aux uns & chérie des autres, préſide ici : cette Divinité t'ordonne d'obéir :*

mérite ſes faveurs par ta confiance & ta ſoumiſſion ; mais tremble à lui réſiſter. Si ces paroles nous imprimerent de la crainte, elles nous inſpirerent auſſi la réſolution d'obéir, & tous trois, ſans nous parler, nous convînmes à la faveur d'un regard, qu'il falloit s'armer de fermeté.

Nous voilà donc à table. Nouvelle ſurpriſe. Une main inviſible me ſert tout ce qui eſt de plus délicat, & ſemble le partager avec moi ſur une aſſiette d'or placée vis-à-vis du quatriéme ſiége qui paroiſſoit vuide. Cette même main me verſe d'un vin délicieux, en verſe dans un verre qui eſt à côté du mien ;

prend ce verre, & dans l'instant il est remis vuide sur la table. Mes compagnons qui s'étoient rassurez, me dirent : Lhidimés, ne craignons rien, tout est fait ici pour plaire ; mangeons ce qui nous est présenté d'une maniere si charmante, & bûvons à l'honneur de la Divinité qui préside en ces lieux. Je ne répondois rien, j'avois l'air pensif, aussi étois-je dans une violente inquiétude. Les propos guais de mes amis qui m'impatientoient beaucoup, furent interrompus par plusieurs Amours que nous vîmes se détacher du pavillon & descendre avec rapidité. Après avoir badiné au tour

de moi, les uns me paſſant leur guirlandes au tour des bras & ſur la tête, les autres me préſentant leurs fléches ornées de fleurs, ils enlevent les plats & remontent. Pluſieurs autres Amours ſuccedent avec la même rapidité; ces derniers jonchent la table de mille fleurs, me préſentent des corbeilles qui en ſont remplies, tiennent des couronnes, dont la plus belle m'eſt deſtinée, & dans l'inſtant la table eſt couverte de nouveaux plats remplis de mets encore plus exquis que ceux qui venoient de diſparoître. Ces plats ſont encore enlevez de la même maniere, & d'autres les remplacent,

& apportez de même par des Amours.

La couronne qui avoit été poſée ſur ma tête n'y avoit pas reſté long-temps ; car ſaiſi d'horreur & de crainte je l'avois priſe & jettée loin de moi. Enfin ce repas ſi ſingulier ſe termina par un nouveau ſpectacle. Tout d'un coup la table diſparoît, nous nous levons, & les quatre ſiéges s'évanoüiſſent. Auſſitôt nous voyons cette ſuperbe Salle, qui avoit toujours été comme un ſoleil brillant de lumiere, ſe changer. Tous les arbres, toutes leurs branches & toutes leurs feuilles ſont autant de jets d'eau, qui en tombant forment des nap-

pes argentées, dont le murmure étoit charmant; & toutes ces eaux qui tombent en ſi grande abondance, ſe perdent & laiſſent le parterre couvert de fleurs & de lumiere, enfin tel qu'il étoit avant. Ce ſpectacle après avoir duré quelque tems, s'évanoüit encore, & nous laiſſa dans la Forêt, étonnez de voir le Soleil qui l'éclairoit.

Malgré l'étonnement où j'étois de tout ce que je venois de voir, j'étois encore plus touché que ſurpris de cette avanture: toutes les circonſtances me faiſoient trembler pour l'avenir, je ne pouvois plus douter que je n'euſſe inſpiré de l'amour à quelque fa-

meuſe Magicienne, qui venoit de me donner cette Fête.

Pour juſtifier à mes compagnons la violente inquiétude que je ne pouvois leur cacher, je leur appris les raiſons que j'avois d'être allarmé. Je vais être perſécuté, leur dis-je, & Criſoline auſſi. Après de longs diſcours, dont le déſordre marquoit celui de mon ame, je fis promettre à mes amis le ſecret ſur tout ce qui nous étoit arrivé. Je leur dis que je voulois épargner à Criſoline les allarmes & les craintes qu'elle auroit à ce ſujet

Nous étions prêts à ſortir de la Forêt, lorſque j'apperçus une Brebis blanche qui paiſſoit

paiſſoit ; nous approchons d'elle, je la reconnois pour être celle de mon Pere : je la prens ſans qu'elle faſſe nulle réſiſtance, & je la ramene au Hameau, où je ne dis à perſonne ce qui m'étoit arrivé.

Etant épris d'une véritable paſſion pour Criſoline, je déſirois avec ardeur de la poſſéder. Cette avanture dont je craignois les ſuites, me le fit ſouhaiter avec encore plus d'ardeur : je me flattois que notre union, en ôtant tout eſpoir à la Magicienne qui m'aimoit, la forceroit de renoncer à moi pour jamais. Dans cette idée j'aurois ſouhaité de me voir dès le len-

demain l'époux de Criſoline, mais j'aurois voulu le devenir avec autant de ſecret que de promptitude: Je pris donc la réſolution de conjurer Criſoline d'avoüer à ſon Pere la tendreſſe qu'elle avoit pour moi, & de me laiſſer agir auprès de lui. Agité de mes inquiétudes & de mes craintes, & accablé d'une triſteſſe que je ne pouvois vaincre, malgré le déſir que j'avois d'en cacher la cauſe à Criſoline, j'allai à Titire. Je la trouvai ſeule, je l'abordai d'un air triſte, le ſien l'étoit encore plus: ſes yeux paroiſſoient avoir répandu des larmes; il lui échapoit de profonds ſoupirs: & malgré les efforts

qu'elle ſe faiſoit, je voyois ſon ame dans une extrême agitation. Qu'avez-vous, belle Criſoline, lui dis-je ? vos craintes ne ſeroient-elles pas encore diſſipées ? Diſſipées, reprit-elle, il s'en faut bien; elles augmentent tous les jours. Je vous aime, continua-t-elle, je vois avec une douleur mortelle les obſtacles qui s'oppoſent à notre union: je crains qu'ils ne ſoient inſurmontables, je crains que vous n'ayez pas aſſez de tendreſſe pour moi, pour me tout ſacrifier; je crains d'être la victime de votre réſiſtance. En en moi l'avenir me fait trembler. Ah ! Lhidimés, pourquoi vous aimai-je ſi ten-

drement ? Mais, pourſuivit-elle ſans me donner le tems de lui répondre, qu'avez-vous vous-même ? Vous faites de vains efforts pour dévorer une triſteſſe dont ſans doute vous voulez me cacher la cauſe ; que vous eſt-il arrivé ? Rien, répliquai-je : ma triſteſſe n'a d'autre cauſe que la vôtre, elle me pénétre juſques au fond de l'ame. Eh quoi ! ajoûtai-je, vous pleurez dans ce moment même où je vous jure que je vous adore. Eh bien ! ma chere Criſoline, dis-je en lui baiſant les mains, pour diſſiper vos craintes, aſſurez mon bonheur. Paphilis paroît avoir renoncé à votre recherche,

vous avez tout pouvoir ſur l'eſprit de votre Pere ; il vous accordera à ma tendreſſe, quand vous lui avoüerez la vôtre. Allons le trouver, qu'il nous uniſſe à jamais. Je vous trouve trop digne de ma tendreſſe, me répondit Criſoline, pour rougir en l'avoüant ; je conſens à la déclarer à mon Pere, dès aujourd'hui il en ſera inſtruit, & demain vous pourrez me demander à lui. Il y eut ſi peu d'ordre dans tout ce que je dis à Criſoline pour lui témoigner ma joye & mon amour, que je ne puis vous le répeter ; j'étois d'autant plus tranſporté, que j'eſpérois de notre union la fin des

perſécutions que je craignois, tant que je ſerois libre.

Le lendemain je partis de ce Hameau pour aller à Titire ; l'impatience d'obtenir Criſoline de ſon Pere me faiſoit voler : l'eſpérance de poſſéder bien-tôt cette charmante Fille, avoit preſque banni de mon eſprit les craintes, qui raiſonnablement devoient encore me tourmenter. J'arrive à Titire : mais quelle eſt ma ſurpriſe en voyant la maiſon du Pere de Criſoline, qui n'étoit plus qu'un grand mur ſans porte & ſans fenêtre. Dans le tems que je regarde ce prodige étonnant, je me ſens enlevé, & dans le moment à

travers les airs je paſſe le Penée, au bord duquel je ſuis remis doucement.

Pendant que je reprens mes eſprits, je vois deſcendre rapidement un tourbillon de feu; à dix ou douze pieds de terre il s'ouvre: j'y vois une Femme d'environ quarante ans, mais d'une beauté éclatante, elle tenoit une baguette: Tremble, Lhidimés, me dit-elle, tremble pour Criſoline; ſi tu oſes la demander à ſon Pere, ſi tu l'obtiens ſans mon aveu, tu la verras poignarder à tes yeux: Tremble pour toi-même, ſi tu réſiſte à ce que je voudrai éxiger de toi. Tu connois mon pouvoir, crains-le, reſpecte-

le ; fais mieux, partage-le, je te l'offre, & je te l'offre ſans conditions ; je veux bien te mettre en état de ne plus me craindre, & de poſſeder Criſoline ; je te laiſſe y ſonger : cependant ſouviens-toi que je te défens d'aller à Titire, il y va de la vie de Criſoline : tu me reverras bientôt pour t'offrir cette baguette, qui te rendra auſſi puiſſant que moi, ou pour te punir de tes refus. Le tourbillon ſe referma, il remonta dans les airs, & en un inſtant je ne le vis plus.

Imaginez-vous dans quel état je reſtai ; l'amour même me forçoit de renoncer à Criſoline ; l'obſtacle invincible,

vincible, mais trop réel, que je voyois à mon bonheur, me faisoit sentir à quel excès alloit ma passion ; plus j'aimois Crisoline, moins j'osois entreprendre de faire une démarche décisive pour l'obtenir ou pour l'instruire de mon malheur : je sentois la nécessité de ne plus le lui taire. Il étoit des momens où la raison m'abandonnoit assés pour penser que j'accepterois le pouvoir qui m'étoit offert, si j'avois été certain qu'il m'eût pû rendre tranquille possesseur de Crisoline, & dans le même moment je me faisois horreur à moi même. Quoi ! disois-je, le désir de posséder Crisoline me rendroit le plus

criminel de tous les hommes. Quoi ! l'amour que j'ai pour elle me coûteroit ma vertu ? Ah ! malheureux, rougis de ton égarement. Et quoi, ne vois-tu pas que c'eſt un piége qu'on a voulu tendre pour te ſéduire. Ah ! ma chere Criſoline, hélas ! vos craintes n'étoient que trop bien fondées ! Mais comment ſoutiendrai-je votre perte ? Non, j'en mourrai de douleur. Que penſez-vous dans ce moment ? vous me croyez infidele & parjure, tandis que je vous adore, & que le ſoin de vos jours me prive de toute conſolation. J'étois ſans ceſſe agité de ces cruels mouvemens, & je me faiſois de violens ef-

forts pour ne pas voler à Titire.

Il y avoit quatre jours que j'éprouvois la plus affreuse situation, lorsque j'allai aux Troupeaux de mon Pere : je m'assis au pied d'un arbre, où je m'abandonnai au sommeil: je ne sçais si je dormis longtems, mais en m'éveillant je me trouvai dans une espece de grotte rustique, éclairée seulement par une lampe, qui jettoit une grande lumiere. J'avouë que je fus troublé de me voir dans ce lieu. Je regardois en vain de tout côté, je ne voyois nulle issuë pour en sortir ; mon effroi augmentoit à chaque instant: je me rappellois Crisoline en

TAYLOR INST. OXFORD

pleurs, qui me reprochoit de l'abandonner. Ah! ma chere Criſoline, m'écriois-je, à quelles perſecutions me vois-je expoſé, dans le tems que les apparences vous abuſent! La tendreſſe que j'ai pour vous me coûtera peut-être la vie, & vous refuſerez des larmes à ma mort: mon déſeſpoir en augmente encore; ma mémoire ne vous ſera point chere. Eh bien mourons, & mourons ſans conſolation! Dans le moment que je prononçois ces mots, la voute de la grotte s'ouvrit, & je vis paroître la même Femme qui m'avoit parlé dans ce tourbillon au bord du Penée. Non, tu ne mourras point,

me dit-elle, rassure-toi ; tu peux aussi sauver la vie à Crisoline, mais si tu me fais la moindre résistance, tu la verras périr à tes yeux. Ne t'informe point des raisons qui me font éxiger de toi, que tu te rendes à ce que je veux, il n'est pas encore tems que tu le sçache : Sans te défendre ni te prescrire rien, je t'offre un pouvoir semblable à celui, dont tes yeux ont été les témoins dans la Forêt. Songe aux avantages attachez à ce pouvoir. Ne rien redouter, se faire craindre, récompenser ou punir à son gré, parcourir l'Univers, devenir invisible, détruire ou créér dans un instant, commander à la

Mer, à la Terre, & aux Vents, voilà ce que tu pouras. Reçois donc cette Baguette, continua-t-elle en s'avançant vers moi, & en me préſentant celle qu'elle tenoit. Mais ſans examiner le danger que je courois, en témoignant l'horreur que m'inſpiroit ſa propoſition, je lui dis; je le vois bien, je vais être la victime de ce pouvoir criminel que tu m'offres, & que je refuſe. Prens garde à toi, Lhidimés, me repartit-elle, défie-toi de ton ignorance & de ton courage, l'un & l'autre te trompent: l'un te fait croire le pouvoir que je t'offre, criminel; l'autre te perſuade que tu ſoutiendras les

furieuſes épreuves où je te mettrai. Déſabuſe-toi : conſulte la raiſon, elle te dira que le pouvoir immenſe qui t'eſt offert ne bleſſe point la vertu, & qu'il eſt beau de ſe mettre au deſſus des Mortels les plus élevez : & ſouviens-toi que toute ta valeur ne ſçauroit être à l'épreuve des redoutables coups de ma vengeance. Eh bien ! à quoi te réſous-tu ? A mourir, lui répondis-je. A peine eus-je prononcé ce mot, qu'un nuage m'entoura, & je me ſentis enlevé avec rapidité. Ah ! Criſoline, m'écriai-je, c'en eſt fait, je vous perds pour jamais ! malgré la frayeur dont je fus ſaiſi, je ne perdis point

connoiſſance ; je reſtai plus d'une heure dans ce nuage, & ſans avoir vû ni par quelle route, ni par quel chemin j'avois paſſé: dégagé tout d'un coup du nuage, je me trouvai dans une belle Prairie ; je marchai aſſez long-tems ſans rencontrer perſonne pour m'inſtruire de l'endroit où j'étois, car je vis bien que je n'étois plus en Theſſalie : enfin j'apperçus deux hommes & une femme, dont les habillemens m'étoient abſolument inconnus. Je fus à eux: Mais leur rencontre ne fut de nul ſecours ; ils n'entendoient point mon langage, & je ne pus rien comprendre au leur, je connus ſeulement

qu'ils étoient étonnez de me voir dans leur Païs. La nuit commençoit à tomber lorſque je vis venir un jeune garçon qui n'étoit point habillé comme les hommes que je venois de rencontrer : je l'abordai, & je lui demandai dans quel païs j'étois, Vous êtes, me dit-il, aux extrémitez de la Chine. A ce nom de la Chine je fis un cri ſi épouventable, que ce jeune homme me prenant pour un inſenſé, s'enfuit loin de moi en éclatant de rire. J'ai même toujours penſé que ce jeune garçon n'étoit qu'un phantôme qui ſe préſentoit à moi pour m'intimider encore plus que je ne l'étois en m'apprenant le

climat étranger où l'on m'abandonnoit.

Je reſtai comme immobile au milieu de cette belle prairie, qui me parut un affreux déſert : Je ſuis aux extrémitez de la Chine, diſois-je ? Pourquoi me tranſporter au bout de l'Univers ? Y reſterai-je abandonné & ſans ſecours ? Suis-je ſéparé pour jamais de Criſoline ? Ne la verrai-je plus ? A quoi me réſerve la cruelle Magicienne qui me perſécute avec tant de barbarie ? Ah ! Criſoline ſera comme moi la victime de ſa fureur ! Hélas ! que nous ſommes tous deux à plaindre ! La nuit qui ſurvint redoubla encore l'horreur de ma cruelle

ſituation. L'eſprit & le corps abattus je me laiſſai aller par terre, où après avoir bien gémi de mon malheur, je m'endormis. Au jour naiſſant je crus entendre la voix de Criſoline qui me diſoit : Lhidimés, mon cher Lhidimés, que nous ſommes à plaindre ! J'ouvre les yeux, & je vois Criſoline à côté de moi. Quoi ! c'eſt vous, ma chere Criſoline, lui dis-je ? vous êtes donc comme moi expoſée à la fureur d'une cruelle femme qui veut nous ſéparer pour jamais, & dont les perſécutions & la rage me font tout craindre pour vos jours. Je ſçais le péril où ils ſont expoſez, me répondit-

elle ; ils ſeront la victime de votre réſiſtance ; l'arrêt m'en a été prononcé, & l'on ne m'a tranſporté auprès de vous dans ces climats, qui me ſont inconnus, que pour vous fléchir en faveur de vous-même, ou me faire périr à vos yeux. Qu'entens-je, m'écriai-je ! comment me ſauver du péril où je ſuis ? J'ai également à craindre ma foibleſſe ou ma fermeté. Quoi ! il me faudroit payer vos jours de l'innocence des miens ? ou je ne puis ſauver ma vertu qu'en vous voyant périr. Juſtes Dieux ! quelle affreuſe ſituation ! Je gardai un moment le ſilence, les yeux attachez ſur Criſoline, qui en me re-

gardant tendrement verſoit un torrent de larmes. Mais, continuai-je, je puis ſauver vos jours & ma vertu. Je n'ai qu'à mourir, mon bras oſera trancher la trame d'une vie malheureuſe ; quand je ne ſerai plus vous ſerez tranquille. Cruel, me dit-elle, en voulant mourir ne prononcez-vous pas l'arrêt de ma mort ? Croyez-vous que je veuille vous ſurvivre ? Eh ! le pourrois-je ? Non ; le même fer nous unira. Eh bien ! mourons, ma chere Criſoline, que la mort nous uniſſe dignes l'un de l'autre Quoi ! répartit-elle, vous auriez un courage aſſez barbare, pour me voir expirer à vos yeux ?

Et vous m'aimez ! Non, Lhidimés, vous ne m'aimez point. Je ne vous aime point, repris-je ? Parlez, Criſoline, que puis-je faire pour vous prouver que je vous adore ? Céder, me répondit-elle. Céder, m'écriai-je ! Oüi céder, repliqua-t-elle. Oui, il faut accepter l'offre qu'on vous fait de vous donner un pouvoir qui n'eſt criminel que quand on en abuſe; vous pourrez ne vous en ſervir que pour faire du bien, que pour aider & ſecourir les malheureux, que pour protéger les opprimez, que pour défendre la vertu perſécutée ; en un mot, en vous rendant égal à celle qui vous veut com-

muniquer toutes ſes ſciences, vous n'aurez plus rien à craindre ; & malgré tout l'Univers nous pourons être heureux... Et c'eſt, Criſoline, m'écriai-je, qui me tient ce langage? Elle veut corrompre ma vertu ! Devenu vicieux & criminel envers les hommes & les Dieux, elle ne me croiroit pas indigne de la poſſéder ? Ah ! Criſoline, quel eſt votre égarement ! Voulez-vous ajoûter à tous mes malheurs celui d'avoir à rougir de vous adorer ! Ah ! Lhidimés, s'écria-t-elle, prêtez-vous à la timidité d'une femme ; prêtez-vous à ma foibleſſe ; je tremble pour vos jours, je tremble pour les miens : non, je n'ai

pas assez de vertu pour soutenir les malheurs qui nous menacent. Songez que ma mort suivra votre refus; vous allez me voir périr à vos yeux; j'ai déja vû le poignard levé sur moi pour vaincre la répugnance que je montrois à vous séduire. Peut-être aussi, mon cher Lhidimés, croyez-vous criminel ce qui ne l'est point; un faux préjugé vous abuse, en serons-nous les victimes? Laissez-moi, Crisoline, lui dis-je, vos discours me font rougir pour vous; ils ne servent qu'à me faire désapprouver ma tendresse, & n'espérez pas qu'ils puissent me vaincre. Je suis sans espérance, poursuivis-je, de pouvoir

pouvoir triompher de mon ennemie, mais du moins je ſçaurai triompher de moi-même : ajoûte, repartit Criſoline, ajoûte que tu ſçauras encore me voir ſans pitié expirer à tes yeux ! Le crime, lui repliquai-je, m'eſt encore plus odieux que vous ne m'êtes chere, & ma mort m'affranchira du regret de vous avoir perduë. C'en eſt donc fait, s'écria Criſoline, je ſuis ſans eſpérance ! Ingrat, pourquoi avez-vous ſçu triompher de cette heureuſe indifférence qui m'aſſuroit des jours tranquilles ? Hélas ! que je payerai cherement votre victoire ! Alors les larmes & les ſanglots lui ôterent la li-

berté de continuer. Pour moi j'étois si troublé & si attendri de sa douleur, que je tremblois que l'amour ne triomphât de ma fermeté : la honte que j'eus en sentant qu'elle vouloit m'abandonner, la rappella : mais ne voulant ni ajoûter au déseſpoir de Crisoline par ma réſiſtance, ni lui accorder ce que ſes pleurs ſembloient me demander, je gardai un morne ſilence.

Nous étions tous deux dans cette violente ſituation, quand je vis tout d'un coup paroître devant moi mon ennemie, je veux dire la Magicienne. Sa vûë me fit frémir de crainte & d'horreur. Eh bien, Criſoline, lui dit-

elle, qu'as-tu obtenu? Criſoline toute en pleurs ne lui répondit rien. Je le ſçais, pourſuivit-elle, tes larmes m'en inſtruiſent, elles redoublent ma fureur contre toi & contre un amant qui croit criminel tout ce qui n'eſt pas reçu dès l'enfance dans ſon eſprit, déſormais trop foible pour le ramener à la droite raiſon. Oüi, c'en eſt fait; d'un ſeul coup je vais me vanger de tous les deux. En achevant ces mots, elle tira un poignard, & le bras levé elle avança vers Criſoline. Arrêtez, lui dis-je en me jettant au devant d'elle; Criſoline ne doit point être la victime de votre reſſentiment. Non, ce

n'eſt point l'amour que j'ai pour elle, qui fait l'obſtacle que vous trouvez en moi ; c'eſt l'horreur que m'inſpire le vice. Eh bien ! me repliqua la Magicienne, pour te punir de ton injurieuſe & fauſſe prévention, tu conſentiras à être initié dans les miſteres de mon art, ou Criſoline va périr à tes yeux. Choiſis : reçois cette Baguette, ou Criſoline va recevoir la mort. Je reſtai interdit & tremblant. Ah ! Lhidimés, s'écria Criſoline, ſauvez-moi des horreurs que la mort me préſente. Par pitié rendez-vous. L'amour & l'humanité le demandent. Un ſaiſiſſement affreux & la frayeur

que j'avois de céder, tenoient ma langue liée. Tu ne dis rien, reprit la Magicienne ? Parle...accepte-tu cette Baguette ? ... Répons donc.... Non, répliquai-je d'une voix foible & tremblante ; c'eſt la mort que je veux, continuai-je, en me laiſſant aller à ſes pieds ; frappe, je ſuis la véritable victime que tu dois immoler à ta fureur ; mais épargne dans la malheureuſe Criſoline des jours que l'innocence & la vertu doivent te rendre reſpectables. Vois, me dit-elle, en ſaiſiſſant Criſoline par un bras, & levant l'autre armé du poignard ſur ſon ſein, vois comme je vais les épargner. Je voulus me

relever pour me jetter ſur le bras de la Magicienne; mais j'étois ſi foible & ſi fatigué de tout ce que je ſouffrois depuis près de vingt-quatre heures, & l'effroi mortel dont j'étois ſaiſi redoubla à un tel excès, que j'avouë à la honte de mon courage, que je perdis toute connoiſſance. En la recouvrant, je me trouvai près des Troupeaux de mon Pere, & couché ſous le même arbre d'où j'avois été enlevé.

Je ne ſentis qu'une foible joye de revoir le rivage du Penée; je ne pouvois me flater d'être à la fin de mes malheurs; au contraire, j'en enviſageois qui me faiſoient

trembler. L'idée que Criſoſoline étoit peut-être ſans vie dans ce moment, ſe préſentoit à mon eſprit avec un effroi proportionné à ma tendreſſe : je m'imaginois la voir pâle & ſanglante me reprocher ſa mort : je ne pouvois me pardonner d'avoir perdu le ſentiment dans une occaſion où il s'agiſſoit de ſauver ſes jours, à quelque prix que ce fût : je me reprochois ma fermeté, je la nommois barbarie ; je me diſois que j'étois plus criminel de l'avoir expoſée à la rage de mon ennemie, que je ne l'euſſe été d'accepter la Baguette fatale qui devoit m'initier dans des miſteres affreux : je cher-

chois des raiſons pour juſtifier cet art déteſtable, & j'en trouvois. Un inſtant après, honteux & déſeſperé, je rougiſſois de ma foibleſſe, & mon égarement me faiſoit horreur à moi-même. Enfin ne pouvant plus ſoutenir l'incertitude où j'étois de la vie ou de la mort de Criſoline, tout foible & tout défaillant que je fuſſe, je partis pour aller à Titire.

Etant arrivé au bord du fleuve Penée, j'en vis ſortir une eſpece de monſtre à figure humaine, qui me dit d'un ton de voix menaçant & épouventable : Arrête, ne vas pas plus loin. Tu ne verras point Criſoline ; elle vit, mais

mais elle vit tourmentée de mille maux : tu peux en un moment les faire ceſſer : conſulte ta tendreſſe ; ſi elle eſt ſincere, elle t'engagera à délivrer Criſoline : ta réſolution priſe reviens ſur ces bords, je te communiquerai un pouvoir qui te rendra maître de ſon ſort & du tien. Le monſtre, en achevant ces mots, diſparut, & me laiſſa dans une ſituation difficile à comprendre : Criſoline vit, m'écriai-je ! mais ce n'eſt que pour ſouffrir à chaque inſtant de nouvelles peines. J'en ſuis la cauſe, & je puis avoir la cruauté de la laiſſer en proie à mon ennemie ! Ah ! que ce que l'on appelle vertu, rend bar-

bare ! Enfin cette vertu ſi précieuſe & ſi néceſſaire pour l'heureuſe tranquilité de l'eſprit & du cœur, manqua à m'abandonner : ma foibleſſe pour Criſoline me mit au point de ne ſçavoir plus ce que je voulois. Je revins chez mon Pere l'ame agitée de crainte & d'incertitude. Les durs aſſauts que j'avois eſſuyez, les plus affreuſes peintures des ſouffrances de Criſoline, mon déſeſpoir, tout cela concourut à me ravir abſolument le ſommeil.

Dans mes vives inquiétudes je me reſſouvins du ſage Mélenide, & ſur ce qu'il m'avoit permis d'avoir recours à lui, ſi je me trouvois dans quelque extrémité fâcheuſe,

je me déterminai ſur le champ à l'aller trouver. La honte d'avoir vû chanceler ma vertu, & l'eſpoir que ce reſpectable mortel la ranimeroit dans un cœur étonné de ſa propre foibleſſe, m'encourageoient encore. Auſſi dès que l'aurore parut je partis après avoir prié mon Pere de trouver bon que je fuſſe quelques jours abſent.

J'arrivai chez Mélenide, qui fut charmé de me revoir. Il m'embraſſa tendrement; je lui racontai ma cruelle avanture: j'eus aſſez de force pour ne pas craindre de rougir en lui avoüant les mouvemens de foibleſſe que l'amour m'avoit inſpirez. Mélenide après m'avoir écouté avec atten-

tion, me quitta ſans me répondre: il revint me trouver une heure après. Mon enfant, me dit-il, vous êtes dans un grand danger, il vous faudra bien de la vertu & de la fermeté pour éviter de perdre cette heureuſe innocence ſource & compagne de la douce tranquilité de l'ame. Je puis cependant vous aider à vous ſauver du péril où vous êtes. Je ſçai le lieu où s'aſſemblent les fameux Magiciens de la Theſſalie; ils doivent s'y rendre cette nuit, dixiéme de la Lune; je veux que vous ſoyez le témoin de leurs affreux Miſteres, pour vous en inſpirer encore plus d'horreur. Mais afin de vous

assurer un triomphe qui vous attire l'amitié des Dieux & l'estime des hommes, il faut que je vous fasse voir & entendre qui vous avez à combattre, & ce que vous avez à redouter ; je vous menerai moi-même ; & sans le secours de leurs abominables prestiges, je sçaurai vous rendre invisible ; faveur que les Dieux accordent quelquefois aux vertueux mortels, pour les garantir par cette récompense de leur sagesse, des fureurs & des surprises de tout enchantement : armez-vous donc d'un courage digne de mes bontez.

La nuit étant arrivée, Mélenide me mena par des che-

mins que je ne connoiſſois pas : nous arrivâmes dans une belle Prairie, il me fit aſſeoir ſur le bord d'un petit ruiſſeau ; il ſe mit à côté de moi, me tenant toujours le bras droit. Le ſage Vieillard m'exhortoit à me fortifier dans l'amour de la vertu & dans l'horreur du vice, qui étoit d'autant plus dangereux, me diſoit-il, qu'il ſe montroit preſque toujours avec des charmes ſéduiſans. De tels diſcours furent interrompus par un Dragon que nous vîmes en l'air, & qui vint fondre rapidement au milieu de la Plaine ; un homme monté ſur ce Dragon ſauta légerement à terre. A

peine eut-il fait quelques tours, qu'il parut dans les airs un gros tourbillon de feu, mais encore très-élevé & fort éloigné de nous; il approche, & descend enfin jusqu'à terre: alors il se sépare & je vois paroître une Femme. Quelle fut ma surprise! que dis-je? quelle fut ma douleur! quel fut mon désespoir? quelle fut l'horreur qui s'empara de mon ame! quel trouble enfin m'agita! c'étoit Crisoline. Mélenide qui me tenoit toujours par le bras, me le serra, en me disant: sois maître de toi, Lhidimés, & écoute.

Crisoline s'approcha du Magicien, & en se jettant à ses pieds elle lui dit: Mon sou-

verain Maître, j'implore votre bonté : que deviendrai-je ſi vous êtes inéxorable à ma priere ? Eh bien ! parle, lui répliqua cet homme, que me veux tu ? Vous ſçavez, reprit Criſoline, la tendre amitié que j'avois pour mon Frere ; ce fut par les ſciences que vous & lui m'avez communiquées que je ſçus le danger où il étoit à l'Armée ; touchée de la plus vive douleur je volai pour le voir ; j'entrai dans ſa tente à la faveur d'un nuage : un jeune Soldat étoit à côté de ſon lit ; lorſque mon Frere vit le nuage, il pria le Soldat de ſortir, mais il ne ſortit pas aſſez promptement pour mon repos ; je le

vis, & malgré la douleur amere que me cauſoit la mort prochaine de mon Frere, que dis-je ! malgré l'indifférence qui m'avoit toujours garantie de l'amour : je trouvai ce Soldat aimable ; enfin il triompha dans un moment de toute ma fierté, que je croyois invincible : je l'aimai, je découvris qu'il étoit du Hameau de Cantelme, & d'une famille avec qui le hazard m'avoit liée d'amitié depuis quelque tems.

Mon étonnement redoubla encore, quand j'appris que Criſoline étoit ſœur de ce camarade que j'avois eu à l'Armée, & que j'avois vû mourir ; je ne pouvois compren-

dre les raiſons qu'il avoit eu de me cacher qu'il étoit de Titire. De plus Criſoline ne m'avoit jamais dit qu'elle eût eu un Frere qui eût été tué à l'Armée, & je n'avois vû dans ſon Pere nulle trace de douleur. Lhidimés, pourſuivit Criſoline (c'eſt le nom de ce Soldat) revenu au Hameau, me vit, & je lui plûs; il déſire avec ardeur notre union, il ignore l'obſtacle qui s'y oppoſe; il a voulu me demander à mon Pere, qui m'auroit ſans peine accordée à ſes déſirs; je lui ai d'abord fait naître la difficulté que Paphilis mettoit à notre bonheur; mais Paphilis paroiſſant avoir renoncé à ma recherche, je n'ai

pû refuſer mon aveu à Lhidimés, pour qu'il parlât à mon Pere. Cependant comme je ne voulois pas qu'il m'obtint, puiſque le ſerment ſolemnel que j'ai fait de n'épouſer jamais qu'un homme initié dans vos miſteres, met un obſtacle entre ce Paſteur & moi, qu'il falloit ſurmonter; j'ai eu recours à mon art pour traverſer & irriter ſa paſſion: que dis-je, j'ai mis tout en uſage pour vaincre ce malheureux obſtacle. Clitie m'a ſecondé dans mon deſſein; elle a fait trembler Lhidimés pour mes jours, ſans avoir pû triompher de ſa fermeté. Ah! que l'amour m'a renduë cruelle, s'écria Criſo-

line ; à quelles allarmes, à quels tourmens, à quelles frayeurs n'ai-je pas depuis quelques jours exposé mon Amant ! que n'ai-je pas souffert en le persécutant ? Hélas ! j'étois encore plus à plaindre que lui ! mais à quoi ont servi tant de cruautez ? elles n'ont fait que m'instruire que je suis sans espérance. Enfin si vous ne me relevez du serment que j'ai fait, je mourrai de douleur : accordez-moi par pitié le même avantage dont vous joüissez ; & dont joüissoit mon Frere. Pourquoi m'assujettir à une loi cruelle, dont vous vous êtes affranchis ? Pourquoi es-tu femme ? reprit fierement le

Magicien. Femme, ne dois-tu pas compte de tes actions à ton Mari ? Peux-tu en faire une qu'il ignore, ſans bleſſer ſes droits & tes devoirs ? Du moins en apparence, & cette apparence ſuffiroit pour te rendre criminelle. Pourois-tu donc diſparoître à ton gré & les jours & les nuits ? A la premiere queſtion que répondrois-tu ? Et ſi ton mari connoiſſoit ton pouvoir, ſans vouloir le partager, ne te flates pas, tu lui ferois horreur. Tels ſont les préjugez injuſtes contre notre Art. Enfin ce ſeroit un ennemi, qui n'étant ni timide, ni craintif, comme les femmes, armeroit contre toi & les hommes &

les Dieux. En un mot, pourſuivit-il, tu n'épouſeras jamais ce Paſteur qu'il ne ſoit initié dans nos Miſteres : fais de nouveaux efforts, acquiers ce Sujet à notre Empire, ou renonces à lui pour jamais. Si ta tendreſſe ne peut rien, fais-le trembler par tant d'horreurs & de tourmens, qu'il ſoit contraint à ſe rendre : ſi tu ne te ſens pas aſſez de force pour l'accabler de maux, laiſſe-m'en le ſoin, je le rendrai digne de toi, ou il périra. Eh bien, reprit triſtement Criſoline, il périra : car pouvez-vous eſpérer de vaincre un courage que l'amour n'a pas vaincu ; qui n'a pas cédé en me voyant un

poignard ſur le ſein ; la plus forte des paſſions n'a pû le faire renoncer à l'idée qu'il s'eſt faite de la vertu , il lui ſacrifie tout. L'amour ſeul cependant peut changer une ame , lui ſeul peut juſtifier mon pouvoir aux yeux de Lhidimés , & le perſuader qu'il peut ſans crime le partager avec une Amante. Je vais , puiſque vous l'ordonnez, redoubler d'efforts ; mais hélas ! je les redoublerai , ſans eſpérance , & ſans ſuccès. Criſoline ſe tut après avoir achevé ces mots. Le ſilence , que le Magicien garda comme elle, fut interrompu par un nouveau tourbillon de feu , qui en ſe diſſi-

pant lorſqu'il fut à terre, me permit de reconnoître la Magicienne, que je croyois ſeule coupable des perſécutions où j'avois été livré. Clitie que voilà, dit Criſoline à ſon déteſtable Souverain, vous dira tout ce que nous avons tenté pour forcer Lhidimés à ſe rendre. Hélas ! nos efforts n'ont ſervi qu'à me prouver ſa tendreſſe, & à me déchirer le cœur. Quoi ! continua-t-elle, je ſuis ſans eſpérance d'être jamais unie à ce cher Paſteur que j'aime ſi tendrement, & dont je ſuis adorée ? Fatale deſtinée ! art déteſtable ! pourquoi tes charmes m'ont-ils ſéduite ? que ne puis-je y renoncer ! oüi, je païe-

rai

rai de ma vie les avantages que tu m'as procuré. Ah ! mon ſouverain Maître, s'écria-t-elle, en ſe proſternant encore, laiſſez-vous attendrir en ma faveur. Tu me fais pitié, lui dit-il, mais je ne puis t'accorder ce que tu me demandes, & tu ne peux t'affranchir de la loi que ton ſerment te preſcrit.

Dans ce moment il parut en l'air des monſtres, des tourbillons de feu & des nuages, qui couvrirent toute la Prairie. J'étois ſi ſaiſi d'épouvante & d'horreur, qu'avant que tout ce cortege fut à terre, je priai Méleride de me tirer d'un lieu où je venois d'entendre l'arrêt de ma mort,

ſoit que je fuſſe ferme dans mes devoirs, ou que je mouruſſe de douleur de voir Criſoline indigne de mon amour. Mélenide & moi nous regagnâmes ſa maiſon ſans dire un ſeul mot ; j'étois ſi troublé, que je ne penſai jamais à rompre le ſilence : Criſoline Magicienne me confondoit.

Lorſque nous fûmes arrivez, Mélenide me dit d'aller prendre du repos, & qu'il me parleroit après. Dormez quelques heures, continua-t-il, vous en avez beſoin ; mais ſi votre étonnement & l'agitation où je vous vois ne permettent pas au ſommeil de s'emparer de vos ſens, obtenez de votre raiſon de triom-

pher d'une foibleſſe, qui ne pouvant plus être innocente, vous rendroit indigne de ma protection.

Il eſt aiſé de croire que je ne dormis point. Criſoline Magicienne, m'écriois-je à tout moment, c'en eſt donc fait, je la perds pour jamais cette Criſoline ſi tendre. Pourai-je y renoncer ! Que je la crains ! Que je me crains moi-même ! Mais, reprenois je, ma tendreſſe pour elle eſt déſormais un crime pour moi. Dieux ! raiſon ! devoir ! vertu ! donnez-moi la force de l'oublier. Oublier Criſoline ! l'abandonner ! Hélas ! elle en mourra. Quel ennemi le deſtin m'offre-t-il à combat-

tre ? comment le vaincre ? Mélenide cependant m'ordonne d'en triompher ; s'il connoiſſoit toute ma foibleſſe il m'en feroit un crime. L'uſage qu'il s'eſt fait d'une vertu plus qu'humaine, lui fait croire que cette même vertu peut & doit nous rendre toujours maîtres de nos paſſions. L'agitation où j'étois me faiſoit prononcer ces diſcours très-haut ; Mélenide qui m'écoutoit, entra tout à coup, & me dit d'un ton ſévere : Lhidimés, prens garde à toi, Criſoline te coûtera ton innocence ; crains qu'elle ne te rende auſſi coupable qu'elle ; la découverte que tu viens de faire de la ſecrette

profeſſion qu'elle exerce, auroit déja dû étouffer ta tendreſſe en t'inſpirant pour cette criminelle fille, toute l'horreur que le vice doit t'inſpirer à la vertu. La raiſon peut tout obtenir de nous, quand cette vertu la ſoûtient; & douter de ſon triomphe, c'eſt annoncer ſa défaite. Tu trembles de perdre Criſoline; tu crains de ſuccomber ſans être ému par ſa préſence; que n'auras-tu point à redouter quand ſa tendreſſe, ſes larmes, ſes ſoupirs, & un tendre déſeſpoir tenteront de corrompre ta vertu chancelante? Que d'ennemis tu vas avoir à combattre! La dangereuſe éloquence que

Criſoline employera pour te prouver que ſon art n'a rien de criminel ; ta foibleſſe, enfin le pouvoir qu'elle a ſur ton cœur ! auras-tu aſſez de fermeté pour vaincre de tels ennemis? Ne te flates point, tu aurois cédé à Clitie & à Criſoline, ſi la nature effrayée ne t'avoit pas ravi l'uſage de tes ſens. C'eſt un ſervice qu'elle t'a renduë : ſa foibleſſe dans toi t'a ſauvé d'un prochain naufrage ; c'eſt à elle ſeule, & non pas à ta vertu que tu dois ton innocence.

Honteux & confondu des juſtes reproches de Mélenide, je me jettai à ſes pieds, & en lui tenant les genoux embraſſez, je lui dis : C'en eſt

fait, vos invincibles discours que la sagesse la plus expérimentée vous a dicté, viennent de me rendre à moi-même: pardonnez un premier mouvement de foiblesse, que vos dignes remontrances viennent de surmonter. Cependant je ne me flate point, je vois tous les tourmens que la rage, la vengeance, & l'amour mépriſé, inventeront pour me punir d'oſer être vertueux. Mais pour ſoutenir tous ces tourmens, & réſiſter à Criſoline, je n'aurai qu'à me rappeller vos divines paroles; elles viennent de porter le calme & l'aſſurance dans mon ame. Oüi, je me ſens digne de vos bontez, je

les implore, continuez-les-moi, je les mériterai toujours. Trop heureux qui peut avoir un tel guide pour ramener l'eſprit & la raiſon de leurs égaremens. J'ai commencé à te protéger, mon enfant, me répondit-il, & je te jure de ne jamais t'abandonner. Mes connoiſſances, quoique aſſez étenduës, ne ſuffiront peut-être pas pour t'arracher à la puiſſance fatale de Criſoline; je vais cependant travailler pour toi: & je commencerai par implorer le ſecours des Dieux.

Le lendemain Mélenide me mena dans une chambre, où il y avoit un bain: Mon enfant, me dit-il, tu as beſoin

ſoin de réparer tes forces abattuës par la fatigue du corps & de l'eſprit. Voilà un bain que je t'ai préparé, il te rendra plus fort que tu ne l'as jamais été, jette-toi dedans & reſte-y une heure. Lave-toi la tête & le viſage. J'obéis à Mélenide, & je ſortis de ce bain tel qu'il me l'avoit promis. Je le fus chercher dans ſon jardin aux ſimples, où il ſe promenoit ſeul. Il me dit en me voyant : Tu és à préſent en état de partir : va, mon enfant, retourne chez ton Pere, tu verras peut-être Criſoline ; armes-toi d'un courage inébranlable, ſur-tout caches-lui ce que tu ſçais. Pars ; reviens

dans huit jours, & reviens avec la même pureté de cœur que tu me quittes.

J'arrivai chez mon Pere, plongé dans une triſteſſe que rien ne pouvoit vaincre : l'agitation de mon ame étoit extrême, je croyois à tous les momens aller tomber dans des périls, dont l'idée me faiſoit d'autant plus trembler, que Criſoline étoit toujours victorieuſe de mon cœur. Criſoline Magicienne me revenoit ſans ceſſe dans l'eſprit : je ne pouvois en douter, je ne pouvois le croire, je ne pouvois m'y accoûtumer ; tous mes ſens ſe révoltoient, & contre elle & contre moi. Je me rappellois ce qui m'étoit

arrivé à l'Armée, où je ne reconnoiſſois que trop Criſoline. Mais ce que je ne pouvois comprendre, c'étoit qu'elle fût ſœur de Thermilis. Pour m'éclaircir ſur ce ſujet j'allai trouver Lindor, je lui confiai toute ma cruelle avanture : voici ce qu'il m'apprit.

Ciniſés, me dit-il, pere de Criſoline, avoit deux fils, mais plus âgez de dix ou douze ans que leur ſœur. Thermilis étoit l'aîné, & ſans doute celui dont vous venez de me parler. Dans notre Hameau il s'en falloit bien qu'on le regardât comme un bon ſujet : il avoit beaucoup de vices, peu de bonnes qualitez ; & ce que vous venez de

me dire, m'apprend que le tems, les occaſions & le commerce des méchans, avoient entierement déterminé ſon caractere au crime. Thénaïs, le cadet, étoit un garçon charmant par ſa figure, par ſon eſprit, par ſes manieres & par ſon caractere; auſſi faiſoit-il tous les délices de ſon Pere. Cette tendreſſe, que le mérite de Thénaïs juſtifioit, mais trop marquée, mit la déſunion entre les deux Freres: un rien les broüilloit, & jamais on n'obtenoit de Thermilis un racommodement ſincere. Une Fille du Hameau jeune & belle leur inſpira de l'amour à tous les deux, mais elle donna la préférence à Thé-

naïs. Les soins & les assiduitez de ce dernier furent bien reçûës, & Thermilis fut rebuté; il vit avec un dépit violent que son frere le rendoit aussi malheureux auprès de Ménante, que dans la maison paternelle : son ressentiment égala sa passion : il maltraita son frere; il le fut à son tour de son Pere, auprès de qui ses torts ne pouvoient trouver grace : ils portoient un caractere trop odieux, ils étoient trop opiniâtres; mais son désespoir alla jusqu'aux derniers excès, quand il vit que Ménante alloit être la récompense de la tendresse de Théaïs: il ne fut plus le maître de lui, son amour étouffa

chez lui les ſentimens de la nature & ceux de l'honneur : enfin il poignarda ſon frere à la porte de Ménante : ce crime affreux ſouleva contre Thermilis tout le Hameau ; il fut obligé de le quitter. Son Pere, dont l'affliction touchoit tout le monde, lui fit donner, mais ſans jamais conſentir à le voir, une ſomme d'argent pour le mettre en état de ſortir de la contrée. Il y a près de dix ans de cette affreuſe cataſtrophe, & depuis ce temps on n'a point entendu parler de Thermilis, il eſt oublié dans le Hameau, & Criſoline y eſt regardée comme ſeule héritiere des biens de ſon Pere.

En quittant Lindor, je repris le chemin de la maiſon : je rencontrai ma Sœur qui revenoit de chez Criſoline : elle ignoroit tout ce qui ſe paſſoit ; elle me dit que Criſoline étoit malade. Cette nouvelle me perça le cœur de mille traits ; ma ſœur ajoûta qu'elle me prioit inſtamment de l'aller voir le lendemain ; & elle s'acquitta de ſa commiſſion avec un ſourire de complaiſance, qui ſembloit applaudir à ma victoire : je l'avouërai à ma honte, l'inquiétude que me cauſa la maladie de Criſoline, la crainte qu'elle n'augmentât, ſi je lui donnois le chagrin de la né-

gliger ; ma foibleſſe enfin, tout m'entraîna malgré moi chez Criſoline. Je la vis donc, & à ſa vûë, quand même je ne me ſerois pas condamné à un ſecret éternel, tous reproches auroient expiré ſur mes levres : quoique triſte & abattuë, je la trouvai ſi charmante & ſi belle, que les larmes me vinrent aux yeux, en penſant qu'il me falloit renoncer pour jamais à une beauté qui me paroiſſoit ſi adorable. Je friçonnois en enviſageant les combats que j'allois avoir à ſoutenir avec moi-même, pour ne pas ſuccomber ; & je me reprochois d'être venu m'y expoſer. Eh

bien ! mon cher Lidimés, me dit-elle en me prenant la main ; & les yeux baignez de pleurs, vous rappellez-vous avec quelque pitié le péril où vous m'avez vûë. Ne vous êtes-vous point reproché une fermeté qui tient de la barbarie ? Non, lui répliquai-je d'un ton assuré : Non, reprit-elle, & vous m'aimez ! Allez, vous ne m'aimez point, vous ne m'aimâtes jamais, jamais vous ne sçûtes aimer ! Ah ! je ne le vois que trop, je serai la victime de la malheureuse passion que vous m'avez inspirée. Elle me fit alors plusieurs reproches, elle les accompagnoit d'une tendresse qui me désespéroit. Je

ne pus jamais avoir la force de ne pas lui proteſter que je l'adorois toujours. Mais feignant d'en douter, elle me jura tendrement qu'elle mourroit de douleur, ſi je refuſois de faire tout ce qui pouvoit concourir à notre union. Je lui demandai en tremblant ce qu'il falloit que je fiſſe : M'aimer aſſez, me répondit-elle, pour n'avoir de volonté que la mienne, & pour me tout ſacrifier. Je ſuis prêt, lui repartis-je, à ſacrifier ma vie pour vous : ordonnez ; mais je ne vous ſacrifierai rien, s'il en doit coûter quelque choſe à ma vertu : vous devez la connoître, elle eſt à l'épreuve de tout, & même

du trépas : ainſi n'éxigez rien de moi qui puiſſe la bleſſer ; vous-même vous me deviendriez odieuſe ; je ne puis & ne veux vous aimer qu'en vous eſtimant. Ah ! Criſoline, pourſuivis-je avec tranſport, & en me jettant à ſes pieds, ſi mon amour vous eſt cher, donnez-moi la douce ſatisfaction de vous voir auſſi vertueuſe que tendre ; nous ne pouvons être heureux qu'à ce prix ; que l'amour remporte cette victoire. Je t'entens, me repliqua Criſoline avec fureur, & tu m'as entenduë. Eh bien ! ingrat, renonce à moi ; fais plus, déteſte-moi ; remercie-toi d'être plus barbare que ver-

tueux ; joüis du plaiſir de me voir expirer de douleur à tes yeux ! Alors elle s'abandonna à un tel excès de déſeſpoir, que je crus qu'elle alloit mourir.

Ce fut le ſouvenir de Mélenide & de ſes ſages remontrances, qui me donnerent dans ce moment une force dont je fus étonné moi-même: mais craignant de perdre cette fermeté dont j'avois tant de beſoin, pour me ſauver d'un danger ſi preſſant, j'appellai le Pere de Criſoline. Ingrat, me dit-elle, crois-tu qu'un autre que toi puiſſe me tirer de l'état où je ſuis ? Peux-tu le voir avec une dureté capable de me

faire mourir de honte & de rage ? C'en eſt donc fait, s'écria-t-elle, je ne ſuis plus aimée ! Cruel ! acheve, donne-moi la mort, arrache la vie à cette infortunée qui t'adore. Quoi ! tu ne daignes pas jetter ſur moi un regard de pitié ! Barbare, tu me ferois haïr la vertu ! tu me déteſtes, je le vois : eh bien ! fuis, laiſſe-moi, ta préſence m'irrite : retire-toi, mais tremble, ingrat, je ne ſouffrirai pas ſeule. Jamais je n'ai obéï ſi promptement & avec tant de peine, car j'avouë que je m'étois fait un effort extrême pour vaincre les mouvemens de foibleſſe qui m'entraînoient comme malgré moi,

aux pieds de Criſoline. Je la quittai l'ame auſſi agitée que la ſienne ; j'étois attendri & pénétré de la plus vive douleur, enfin je n'ai jamais tant ſouffert.

Ce fut avec un trouble inexprimable que je regagnai le Hameau, un oiſeau dans l'air me faiſoit trembler, & me paroiſſoit un monſtre qui alloit m'enlever ; car les menaces de Criſoline avoient rendu mes ſens ſuſceptibles de toutes les impreſſions de la terreur. Je trouvai ma ſœur en entrant dans la maiſon ; elle me demanda ce qui pouvoit cauſer le trouble où je paroiſſois être. Ah ! ma ſœur, lui dis-je, vous n'aurez bien-

tôt plus de frere : allons dans le verger, je veux vous confier tous mes malheurs.

Je lui contai mon avanture dès ſon commencement ; elle frémiſſoit d'horreur & de crainte en m'écoutant ; elle ne pouvoit ſans trembler enviſager tout ce que j'avois à redouter : elle craignoit ma tendreſſe dont elle voyoit toute la violence ; elle craignoit pour mon amour ; elle craignoit pour mes jours : cependant elle m'exhorta en verſant des larmes, à la vertu & à la fermeté. Je ne fus pas long-tems à avoir beſoin de l'une & de l'autre.

Deux jours aprés, étant couché dans la Prairie qui eſt

derriere notre maiſon, je ſentis tout d'un coup la terre qui s'éleyoit ſous moi : mais quel fut mon effroi en voyant un monſtre affreux ſur lequel je me trouve aſſis, & qui dans le moment m'enleve dans les airs avec rapidité. Je perdis d'abord connoiſſance, & je ne la repris qu'à la faveur d'un coup de baguette que l'on me donna. Je regarde, je me vois dans un antre affreux ; mais que devins-je en voyant vis-à-vis de moi le Magicien que j'avois vû avec Criſoline ! Je fus ſaiſi d'un effroi mortel, je ne doutai point que Criſoline ayant perdu toute eſpérance de me vaincre, &

pouſſée

pouſſée à la vengeance, ne m'eût livré à ce méchant homme : je me ſouvenois de lui avoir entendu dire qu'il me ſoumettroit à ſon Empire, ou qu'il me feroit périr ſi Criſoline m'abandonnoit à ſon pouvoir, & je m'y voyois livré. Aime-tu Criſoline ? me dit ce méchant, aime-tu la vie ? Parle. J'aime la vertu, lui répondis je, & je ſuis prêt à lui ſacrifier Criſoline & la vie. Fais moins le brave, me répliqua-t-il, crains ce pouvoir immenſe que je t'offre & que tu oſes mépriſer : tremble que je ne l'exerce contre toi : ce ſera ta ſoumiſſion qui te rendra poſſeſſeu de Criſoline, ou ce ſera !

mort qui te rendra ſa victime. Elle auroit, lui répondis-je, un plus beau triomphe à remporter ſur elle-même : qu'elle t'abhorre autant que je te déteſte, & nous ſerons dignes l'un de l'autre. Ne m'irrite point, me dit le Magicien, rens-moi hommage: Que je te rende hommage, lui répartis-je, quand tu me fais horreur ! Non, ne l'eſpere pas; tu peux ajoûter à tous tes crimes celui de me faire périr. Punis moi d'oſer te montrer une ame auſſi vertueuſe que la tienne eſt ſcélerate & impie ! Eh bien ! tu mourras, me repliqua-t-il, en frappant à terre de ſa baguette, tu ne m'auras pas

outragé impunément. A l'inſtant il parut trois monſtres affreux. Ta vie dépend de ta derniere réponſe, pourſuivit ce méchant homme, mais ce moment précieux eſt le ſeul que j'accorde à ton choix entre la vie & la mort: tu vois ces monſtres: il faut qu'ils ſoient ſoumis à ta puiſſance par le pouvoir de cette baguette, que je veux bien encore te préſenter, ou il faut que tu ſois livré à toute leur fureur. Parle, décide toi-même de ton ſort, il eſt encore dans tes mains. J'avouë que la nature fut effrayée; la vûë de ces trois monſtres que j'avois vis-à-vis de moi, & les menaces du Magicien avoient

intimidé mes eſprits troublés; j'étois interdit & tremblant; je ſentis que je manquois de courage pour me livrer moi-même à la mort : ſon aſpect ſi prochain jette dans des criſes que la valeur ne ſçauroit ni prévoir, ni exprimer. Tout me faiſoit frémir de crainte & d'horreur. Enfin le ſouvenir du divin Mélenide, en rappellant ma vertu & mon courage, fit céder la nature à l'amour que ce ſage mortel m'avoit inſpirez pour mes devoirs. Le Magicien voyant que je ne répondois rien, me crut ébranlé; il me dit en s'avançant vers moi, & en me preſentant ſa baguette : Tiens, ordonnes à ces

monſtres de diſparoître, & en traverſant les airs vole aux pieds de Criſoline, pour y recevoir ſa foi. Non, je ne veux point de ta baguette, répondis-je en reculant, perfide, n'eſpere jamais de me vaincre: je te l'ai déja dit, tu me fais horreur. Ma vie eſt en ton pouvoir, diſpoſes-en au gré de ta fureur: Oüi, je vais en diſpoſer, me dit-il, je vais punir ton inſolent orgüeil, & vanger Criſoline malgré elle. De ſa baguette il frappa les monſtres ſur la tête; auſſi-tôt ils ſe jetterent ſur moi: je me crus perdu, mon effroi fut mortel; je fis un cri perçant. Ah! barbare Criſoline, eſt-ce là

de l'amour ? dis-je tout éperdu. Mais quelle fut ma surprise lorsqu'en proye à ces monstres je sentis que leurs efforts pour me dévorer étoient inutiles ; ils déchirerent avec furie mes vêtemens, & resterent sans mouvement & sans force aussi-tôt que leurs dents & leurs griffes eurent touché ma peau. Le furieux Magicien ne put cacher son étonnement ; le mien égaloit du moins le sien ; il fit disparoître les monstres ; il garda un moment le silence en me contemplant avec des yeux étincelans de colere : Tu fais le brave, me dit-il, tu penses avoir de l'avantage, tu crois échapper

à ma vengeance ? ne t'en flates pas : choisis ; ou de cette baguette que ma bonté t'offre encore, ou d'expirer dans cette caverne, & de faim & de misere. Songes-y, tu n'as que ce moment : choisis... Mon choix est fait, lui répliquai-je ; l'aspect de la mort me fera moins d'horreur que ta présence ; laisse-moi : Je te laisse, me répondit-il, & je te laisse sans regret, ton insolence m'en affranchit. En achevant ces mots ce méchant disparut à mes yeux.

La situation où il me laissoit seroit difficile à comprendre. Il m'abandonnoit dans un antre affreux qui ne recevoit de jour que par l'ex-

trémité du haut, & cet antre devoit être mon tombeau. Cette idée ſe préſentoit à moi dans toute ſon horreur ; je ſentis alors que ni les perſécutions, ni les plus grands malheurs n'éteignent jamais l'amour de la vie : on croit la mépriſer quand on ne voit point la mort ; mais à ſon aſpect la nature effrayée ſe ſoulève. Je n'étois point dans ces ſortes d'accablemens, qui ôtent preſque tout ſentiment ; j'étois dans une ſituation violente ; je m'agitois, je me tourmentois, je regrettois la vie, je friçonnois en penſant que j'étois condamné à compter les momens qui devoient me conduire à ma fin,

fin, & qui me ſembloient paſſer rapidement. Le ſouvenir de Criſoline m'étoit odieux & cher en même tems: je lui pardonnois ſes perſécutions; ſa tendreſſe & l'obſtacle qu'elle vouloit vaincre, faiſoient ſon excuſe : mais je lui reprochois avec emportement de m'avoir livré à la fureur de ſon déteſtable Souverain. Enfin ce que je craignois arriva. Le peu de jour que je voyois, & qui étoit pour moi comme un ami dont la compagnie ſembloit vouloir me conſoler en me promettant quelque ſecours, diſparut, & la nuit augmenta l'horreur dont j'étois ſaiſi. Le divin Mélenide me reve-

noit ſans ceſſe dans l'eſprit: je ne doutois point que je ne fuſſe redevable de la vie dont je joüiſſois encore, à ce bain où il m'avoit fait entrer, & dans lequel j'étois reſté une heure. Je l'appellois à mon aide, & j'eſpérois toujours en lui, mais je l'appellois en vain; je reſtois abandonné & ſans ſecours. Je vous vois tous écouter avec aſſez de tranquilité, un récit, dont la fin pouvoit être funeſte pour moi; je vois ce qui vous raſſure, il faut bien que je ſois ſorti de cet antre affreux, puiſque vous m'entendez ici vous raconter cette triſte avanture. Vous vous perſuadez ſans doute que je n'y ai

pas péri, il eſt vrai; cependant le jour avoit diſparu deux fois, & deux fois la nuit lui avoit ſuccedé, le tems s'écouloit, & je ſentois mes forces s'affoiblir, auſſi-bien que le regret de quiter la vie: enfin j'étois ſans eſpérance, & les horreurs d'une mort prochaine m'avoient jetté dans un extrême abattement, quand je vis tout d'un coup paroître Criſoline. Sa vûë me cauſa des mouvemens oppoſez l'un à l'autre; je ſentis la joye que m'inſpira l'eſpoir d'être rendu à la vie; je ſentis de l'indignation & de la colere: je fus ému & troublé, je gardai le ſilence. Les momens ſont précieux, me

dit-elle, il faut te tirer promptement de ce lieu, où depuis trois jours tu ne vis ni ne meurs : les horreurs du trépas n'ont pû te vaincre, continua-t-elle, tu m'immoles à de faux préjugez qu'une vertu chimérique t'a inſpirez. Eh bien ! je veux tenter de te vaincre par la généroſité ; je veux que tu me doive la vie, dans le tems même que je devrois t'abandonner. J'eſpere que l'amour & la reconnoiſſance obtiendront de toi ce que j'en attens ; mais ſouviens-toi que je mourrai, ſi tu renonces à moi pour jamais. Il n'eſt plus tems de feindre, tu ſçais à quel prix tu peux m'obtenir ; ſonges

y, & crains le redoutable ennemi, à qui, dans mon premier mouvement de dépit je t'ai livré : il peut, malgré moi te punir.

En achevant ces mots, Crisoline me frappa sur l'épaule avec une petite houssine qu'elle tenoit. Je tombai aussitôt sans connoissance; & lorsque je la repris, je me trouvai dans la Bergerie de mon Pere.

Dans le moment que je traversois la cour, j'apperçus ma Sœur qui entroit dans la maison ; elle fut effrayée de l'état où elle me vit : mes vêtemens étoient tout déchirez : j'étois si pâle & si défait, qu'à peine étois-je recon-

noiſſable : l'air qui m'avoit ſurpris, fit que je tombai en foibleſſe en racontant à ma Sœur le péril où je venois d'être expoſé ; elle me ſecourut, elle me fit prendre quelque nourriture, qui jointe à la joye que je reſſentois d'être échappé des bras de la mort, me fit bien-tôt revenir. Je lui dis que je voulois aller trouver Mélenide pour lui demander ſon ſecours, & pour que ſes ſages conſeils puſſent m'éclairer dans la conduite que je devois tenir ; elle approuva ma réſolution, & je partis le lendemain au jour naiſſant.

Mélenide me reçut avec joye, il crut ne devoir pas

me refuſer le plaiſir de lui entendre loüer ma fermeté. Je ne doute pas, mon enfant, me dit-il, que les Dieux, qui aiment la vertu & qui la protegent après l'avoir éprouvée, ne ſoient propices au deſſein que j'ai de te délivrer des pourſuites criminelles de Criſoline; les connoiſſances que ces mêmes Dieux m'ont accordées, t'ont déja garanti de la fureur des monſtres qui ont voulu te dévorer dans l'antre, par le bain ſalutaire où je te fis entrer; je ne voulus pas te dire l'effet qu'il auroit: ta fermeté auroit été ſans mérite, & je voulois qu'elle fût l'effet de ton amour pour la vertu; je l'eſpérois, je ne

me ſuis pas trompé, je ſuis content, & je t'aime. J'avois auſſi découvert que ta vie ne coureroit aucun riſque ; c'eſt pourquoi je te fis partir, mais ce ſeroit expoſer ta vertu, & trop compter ſur elle, que de te laiſſer plus long-tems en proie à l'amour de la dangereuſe Criſoline : il eſt tems de te ſouſtraire à la puiſſance de ſon art criminel ; ne crains plus rien, tu ne ſortiras de cet azile qu'affranchi de ſes perſécutions. Tu viens de me dire, pourſuivit-il, que tu avois confié à ta Sœur la déteſtable profeſſion de Criſoline, & les périls où ſon art & ſon amour t'ont expoſé. Eh bien ! ta confidence te ſera

utile ; ce ſera de ta Sœur dont nous nous ſervirons pour exécuter ce que je veux faire. Tu vas lui envoyer par Liſis, une liqueur qu'elle donnera adroitement à boire à Criſoline, en la mêlant dans quelque breuvage : cette liqueur lui fera perdre la mémoire de t'avoir aimé, & de tout ce qu'elle a fait pour corrompre la pureté de ton cœur ; elle te reverra non ſeulement avec indifférence, mais comme un homme qu'elle n'aura jamais connu. Quoi dis-je douloureuſement, Criſoline ne m'aimera plus ? Pourquoi lui arracher la paſſion qu'elle a pour moi ? Ah ! divin Mélenide, ajoûtai-je vi-

vement, arrachez plutôt Criſoline à la profeſſion criminelle qu'elle exerce: ramenez-la par votre divin pouvoir, au culte des Dieux : par ce retour qui me permettra de m'unir à elle ſans crime, vous nous rendrez heureux à jamais.

Je n'ai pas voulu t'interrompre, me répliqua Mélenide avec un regard ſévere, j'ai voulu te laiſſer le tems de montrer toute ta foibleſſe, ou plutôt ton égarement ; rougis de ce que tu viens de dire : Criſoline ne peut jamais avoir à tes yeux cette pureté de cœur (fille de l'innocence & de la vraye vertu) qui la rendroit ſeule digne

de toi. Les Dieux pouroient lui pardonner, ſans que ce pardon juſtifiât le choix que tu ferois d'elle pour ta compagne. Je pourrois aiſément te faire perdre le ſouvenir de tes foibleſſes, comme Criſoline perdra celui de la folle paſſion qu'elle a pour toi; mais tu ne ſerois pas corrigé. Le ſouvenir honteux d'un égarement eſt néceſſaire; dans une perſonne bien née il donne de la force à la raiſon; c'eſt donc la raiſon qui doit te guérir; elle doit te reprocher que tu ne l'avois pas aſſez conſultée dans ce fatal engagement, elle doit enfin te faire rougir. Ah! m'écriai-je avec tranſport, je

ſens que cette raiſon que vous venez de rappeller de ſi loin, m'éclaire ; que Liſis parte.

Je penſai que ma Sœur jeune & timide, & de plus prévenuë contre Criſoline, ne voudroit pas ſe charger de ma commiſſion, ou qu'elle la feroit mal : dans cette crainte, ce fut Lindor que j'en chargeai, je lui avois ouvert mon cœur, il étoit inſtruit des perſécutions où l'art criminel & l'amour de Criſoline m'avoient livré ; ainſi je ne doutai point qu'il ne fît ce que je voudrois.

Liſis partit : Lindor fut inſtruit par lui & par un billet que je lui écrivois, de ce qu'il devoit faire, il le fit, & Liſis

revint après avoir resté huit jours dans son voyage. Il apprit à Mélenidé que Lindor avoit été le lendemain de son arrivée, à Titire, & qu'il avoit fait boire à Crisoline, en dînant chez son Pere, toute la liqueur. J'aurois écouté ce récit avec tranquilité, si un reste de honte de mon égarement ne m'eût causé de la confusion : Je devine ce qui se passe dans ton ame, me dit le sage Mélenide, & j'en suis content. Pars, tu n'as plus rien à craindre. Va, mon cher Lhidimés, souviens toi toujours de moi, sois sûr que tu me seras toujours cher, parce que je le suis que tu seras toujours vertueux.

Les expériences que j'avois faites du profond ſçavoir de Mélenide, me firent le quitter à regret, & revenir au Hameau avec confiance : il m'en coûta quelques efforts & quelque tems pour effacer entierement l'idée de Criſoline ; mais enfin ne la voyant plus, ne pouvant que la mépriſer, & me rappellant ſans ceſſe les leçons du ſage Mélenide, je parvins à l'oublier entierement.

Il y avoit deux ans que cette avanture m'étoit arrivée, lorſque j'appris la mort d'un frere de ma mere, richement établi dans le Hameau où Sophilette a pris naiſſance. Mon Pere me fit

partir pour aller recueillir la ſucceſſion de cet oncle. Je vis Sophilette, ſa beauté me ſurprit encore moins que les agrémens & les graces naïves qui accompagnoient toute ſa perſonne ; je fus vivement touché de tant de charmes ; enfin je fus bien-tôt épris d'une ſi forte paſſion, que comparant la tendreſſe que Criſoline m'avoit autrefois inſpirée à celle que je reſſentois, je crus aimer pour la premiere fois. Mon bonheur égala mon amour ; je plus à Sophilette ; mais une heureuſe ſimplicité, & le préjugé de ſon éducation, lui firent prendre les mouvemens qu'elle ſentoit en ma faveur, pour

un enchantement. Je fus quelque tems la victime de ſon erreur. Enfin l'amour permit que je la déſabuſaſſe : je lui appris, à ſon grand étonnement, qu'elle m'aimoit. Je la demandai à ſon Pere, je l'obtins ; & l'amour, en nous uniſſant, jura que nous ſerions toujours heureux. Serment que ce Dieu trompeur n'a point fauſſé. Peu de jours après notre mariage j'amenai Sophilette dans ce Hameau ; le ſuffrage que tous les habitans donnerent à mon choix, mit le comble à mon bonheur, & ſembla m'anoncer qu'il dureroit autant que ma vie.

De retour ſur les bords heureux

heureux du Penée, je sentis bien-tôt un désir violent d'aller apprendre à Mélenide, que les Dieux venoient de me donner une compagne aussi vertueuse, que Crisoline étoit criminelle. Je partis; Mélenide me reçut avec des marques de tendresse qui ajoûterent encore à la joye que je ressentois de le voir. Ce grave & digne Vieillard ne put écouter sans rire, que Sophilette m'eût pris pour un Magicien; cette erreur en le charmant, lui donna une idée juste de la vertu de Sophilette & de mon bonheur.

Jugez du tendre attachem nt que j'avois pour Méle-

nide, du plaiſir que je trouvois dans ſes ſages & ſolides entretiens ; j'étois paſſionnément amoureux de Sophilette ; cependant je reſtai huit jours avec lui ſans nulle impatience de le quitter. Dans toutes les converſations que j'avois avec ce reſpectable mortel, je lui trouvois une âme ſi élevée, un eſprit ſi étendu, un ſçavoir ſi profond, une connoiſſance ſi parfaite de toutes choſes, & ſur tout des foibleſſes du cœur humain ; connoiſſance que je ſentois qu'il avoit acquiſe par de triſtes expériences, & qui l'avoit conduit à la perfection de la Philoſophie, que je ne pouvois

croire qu'un homme ſi éclairé & ſi ſupérieur aux autres, eût une naiſſance ordinaire, & eût paſſé ſes jours dans une vie privée. Je penſois donc que Mélenide joignoit à l'avantage d'une illuſtre origine, celui de s'être élevé au-deſſus d'elle par les qualitez brillantes & ſolides de ſon cœur, & qu'il devoit à quelque grand malheur, ſa ſageſſe, ſa tranquilité, & la réſolution qu'il avoit priſe de finir ſes jours dans la retraite. Ces réfléxions excitoient ma curioſité, je n'oſois cependant la laiſſer voir à Mélenide; je craignois qu'il ne la déſaprouvât : mais l'amitié dont il m'honoroit, & la tendreſſe

reſpectueuſe qu'il voïoit bien que j'avois pour lui, m'attirerent toute ſa confiance, & le déterminerent à m'apprendre ce que j'avois tant d'envie de ſçavoir.

Il m'apprit qu'il étoit né Prince de Thrace ; cette premiere confiance m'enhardit : après lui avoir dit que j'avois toujours penſé qu'il n'étoit pas une perſonne ordinaire, je lui témoignai le déſir ardent que je ſentois, de ſçavoir les évenemens qui pouvoient l'avoir conduit en Theſſalie. L'hiſtoire de ma vie, mon enfant, me dit-il, ſeroit trop longue pour te la raconter ; de plus, je crois que j'aurois de la pei-

ne à m'en rappeller toutes les circonſtances intéreſſantes ; je puis cependant te ſatisfaire, ayant écrit ſans en avoir oublié les moindres détails, tout ce qui m'eſt arrivé juſqu'au moment où le deſtin, laſſé de me perſécuter, m'a conduit dans cette heureuſe retraite. Il faut t'expliquer comment & pourquoi je me ſuis livré à cette peine.

A cinquante ans je quittai la Thrace, pour aller chercher dans d'autres climats, une tranquilité qui m'avoit toujours fui. Après avoir parcouru toute la Grece qui me charma, j'allai à Carthage. L'homme ne peut ſe ſuffire à lui-même : quelque rebuté

qu'il ſe croye du commerce du monde, le dépit & la mauvaiſe humeur ſeulement, lui perſuadent qu'il peut s'en paſſer, tandis que le beſoin réel qu'il a de ſon ſemblable, l'en approche ſans y ſonger. Je fis cette expérience à Carthage. J'ignorois encore le parti que je prendrois, quand je ſerois las de voyager; mais je croyois ſçavoir que jamais mortel ne pourroit mériter mon amitié; je fuïois les hommes, même au milieu d'eux; je ne leur parlois que pour m'inſtruire. Un grand Seigneur Egyptien, ſçavant & ſage, tenoit à Carthage la même conduite que moi: nous nous

examinions, & nous étions tous deux étonnez de nous voir si semblables : cette conformité de conduite nous fit penser avantageusement l'un de l'autre, & nous donna occasion de croire qu'une vie traversée, & de grands malheurs, nous avoient également conduit au même point. Ces idées réciproques nous inspirerent un commun désir de nous connoître. Nous nous parlâmes, nous nous sondâmes, nous nous écoutâmes ; enfin nous devînmes amis. Une heureuse simpathie, un parfait rapport dans l'esprit & dans le caractere, une commune confiance qui nous instruisît que nous étions

auſſi malheureux, auſſi rebutez du monde, & auſſi honnêtes gens l'un que l'autre; tout cela, dis-je, fut le ſupplément des années qu'il faut ordinairement pour fonder une parfaite eſtime & former une tendre amitié.

Le récit de nos communs malheurs, en renouvellant notre ſenſibilité, nous détermina entierement à la retraite. La Theſſalie fut le climat que nous choiſîmes: la délicieuſe vallée de Tempé & les bords heureux du Fleuve Penée nous parurent un ſéjour charmant pour paſſer une vie douce & ſéparée du commerce du monde. Nous y vînmes, & cette belle ſituation champêtre

pêtre nous fixa. Enfin nous nous y établîmes.

Je te l'avoüerai, mon enfant, accoûtumez aux mouvemens d'une Cour tumultueuſe, entourez de courtiſans & de complaiſans que nous mépriſions, mais qui étoient des hommes, la ſolitude nous étonna; l'ennui s'empara de nous. Ce que nous ſçavions, ce que nous avions vû, ce qui nous étoit arrivé; bonheurs chimériques, malheurs réels qui fourniſſoient tour à tour une ample matiere à nos ſages réflexions: notre eſprit, notre raiſon, tout cela ne put de long-tems nous ſuffire. Nous ſen-

times avec honte notre état intérieur, il fut bien-tôt apperçu de chacun de nous: nous nous l'avoüames en nous assurant d'une estime & d'une amitié reciproque; assurance sincere qui nous prouvoit la petiteſſe de l'homme, & le peu qu'il doit compter ſur lui-même.

Pour que notre ſolitude nous parut moins ſolitude, pour en quelque ſorte nous en tirer ſans en ſortir; enfin pour nous y accoutumer, Theminiſes me propoſa d'écrire notre vie ſans en oublier la moindre circonſtance depuis ſon commencement juſqu'à l'inſtant où nous nous étions

connus. Ce sera, me dit-il, nous transporter dans les mêmes lieux où tout ce qui nous est arrivé s'est passé ; ce sera nous entretenir avec les personnes qui nous ont été cheres ; il est vrai que de tristes souvenirs ou nous attendriront, ou nous irriteront : n'importe, ce sera toujours donner du mouvement à notre ame ; ce sera enfin par une occupation qui nous attachera, nous soustraire quelquefois l'un à l'autre, pour nous retrouver avec plus de plaisir. Quand nous aurons fini l'histoire de notre vie, nous nous la communiquerons : chaque évenement en-

traînera avec lui de longs & intéreſſans entretiens & des réfléxions qui nous plairont d'autant plus, que nous les ferons ſur les choſes mêmes qui nous ſont arrivées. Je me rendis avec plaiſir à ce que ſouhaitoit Theminiſés. Tout ce qu'il avoit prévû arriva; nous nous accoûtumâmes doucement à la retraite, qui quand on peut vaincre ſes premieres amertumes, aime à ſon tour ſes partiſans. Nous parvînmes enfin à nous ſuffire l'un à l'autre: nous ſommes reſtez unis enſemble, n'ayant jamais qu'une même volonté l'eſpace de plus de cinquante ans.

La contemplation des Aſtres, la découverte du mouvement des Cieux, la connoiſſance des Simples, & l'uſage utile que nous avons fait de toutes ces choſes merveilleuſes a conduit doucement Theminiſés à ſon dernier terme, & me fait attendre le mien avec tranquilité. J'éprouvai une douleur bien ſenſible en perdant Theminiſés, je le regrette encore tous les jours : vingt années n'ont pû m'accoûtumer à me paſſer de la douceur de le voir & de l'entretenir. Enfin ſa mort m'a mis en état de n'avoir plus de malheur à craindre.

Tu ſçais à préſent qui je ſuis, continua Mélenide ; il te reſte à ſçavoir les avantures particulieres de ma vie, tu les ſçauras auſſi-bien que celles de l'illuſtre Theminiſés pour qui je crois t'avoir inſpiré de l'amitié & du reſpect.

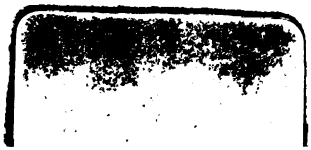
Alors Mélenide me mena dans ſon cabinet : Voilà, me dit-il, les deux Manuſcrits dont je viens de te parler ; je te fais ce préſent, je me flatte qu'ils te ſeront chers ; quand je ne ſerai plus, tu pourras encore t'entretenir avec moi. Je quittai Mélenide pénétré de la plus vive reconnoiſſance, & du plus ten-

dre attachement. Quelque tems après je retournai pour le voir, mais les Dieux venoient de le retirer du monde. Que je fus ſenſible à ſa perte ! jamais fils n'a eu plus de reſpect ni plus de tendreſſe pour un bon pere, que j'en avois pour le digne & reſpectable Melenide. Lhidimés ſe tut un moment, puis il dit : Je vois bien ce que tout le monde déſire ici, je vais prévenir Sophronie, dont les regards avides ſemblent exiger de moi une lecture de mes Manuſcrits ; j'y conſens. Mais il faut avant, tenir à Sidonie la parole que l'on lui a donnée d'aller de-

main passer chez elle une partie du jour. On en convint, & on se sépara très-satisfaits.

Fin de la cinquiéme Veillée.

Lû ce 19. de Novembre 1731.

SECOUSSE.

72731032